Jean Diwo

Les Dames du Faubourg

ROMAN



DENOËL

Les Dames du Faubourg

I

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DENOËL

Chez Lipp
Le lit d'acajou * *
Le Génie de la Bastille * * *
Les Violons du Roi
Rétro-Rimes
(Poèmes)

AUX ÉDITIONS FAYARD

Hôtel recommandé, *roman*
En collaboration avec Jacqueline Miche'

De briques et de brocs

Drôles de numéros

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Si vous avez manqué le début

AUX ÉDITIONS PHILIPPE LEBAUD

Le livre du cochon
En collaboration avec Irène Karsenty

AUX ÉDITIONS D'ART, JOSEPH FORÊT

Henry Clews,
préface d'André Maurois

Jean Diwo

Les Dames du Faubourg

ROMAN
I

DENOËL

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© by Édition Denoël, 1984
Nouvelle édition, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25019-9
B 25019-1

A la mémoire de mon père

Chapitre 1.

La croix de la trahison

Sa canne de compagnon à la main, sa « malle aux quatre nœuds » sur l'épaule, Jean Cottion attendit avant de traverser la chaussée de l'Est qu'un bruyant équipage précédé et suivi d'hommes en armes fût passé : « Sans doute un prince qui regagne le château de Vincennes, peut-être même le roi », pensa-t-il.

De l'autre côté de la route, entre deux maisons basses nouvellement bâties – la bonne pierre blanche y prenait l'avantage sur le pisé –, s'ouvrait un couloir qui débouchait sur une cour pavée où séchaient, soigneusement empilées, des planches de chêne et de hêtre. Le patron de la taverne à l'enseigne de *La Sainte Famille*, où il venait de se reposer, lui avait dit qu'il trouverait là, dans son atelier, le maître menuisier-huchier Pierre Thirion. Au bruit et à l'odeur, le jeune homme se dirigea sans hésiter vers la première des trois portes qui s'ouvraient sur la cour.

Le chuintement qu'il avait reconnu était celui d'une scie dont il sut tout de suite qu'elle était maniée par une main habile. Les deux nuances sonores bien distinctes, celle de l'aller – ferme et mordante – et celle du retour – douce, légère comme le chant de la sarcelle – lui firent chaud au cœur. Quant à l'odeur de la sciure neuve et des copeaux fraîchement ciselés par la lame du rabot, il l'aurait distinguée entre mille. Le bois était pour lui comme l'air, le feu ou l'eau, un élément vital, un matériau chargé de magie que la main de l'ouvrier réanimait en lui rendant la liberté d'un arbre dans le matin clair.

Jean Cottion, comme ceux de sa race, aimait d'amour le bois dont la texture charnelle le touchait. Durant son tour de France, aux quatre coins du pays, ses maîtres lui avaient appris les gestes qui magnifiaient en une sorte de volupté le métier de tous les jours. Tous lui avaient dit une fois ou l'autre : « Tu as bien fait de choisir le travail du bois qui est vivant et noble. Le fer certes a ses mérites, mais il n'a pas d'âme! »

En voyant la porte s'ouvrir, Pierre Thirion s'arrêta dans son mouvement. Avec lenteur il retira la scie de son trait, la posa avec précaution sur l'établi et regarda, surpris, ce nouveau venu qui le saluait à la mode des aristocrates du trimard en levant sa canne de compagnon à hauteur du front, signe de respect et de dévouement. Il y avait de la noblesse dans ce geste rituel. Thirion en fut touché. Il sourit et questionna :

– Bonjour ami. Que puis-je faire pour toi?

Une bouffée d'espoir monta aux tempes de Jean qui sentit que le bon vent ne l'abandonnait pas à l'arrivée au port :

– Je m'appelle Jean Cottion, j'ai bientôt vingt-deux ans et je souhaite achever à Paris mon tour de France. L'un de vos amis qui est un peu mon cousin, le maître huchier Collard, d'Épernay, m'envoie à vous. Il m'a simplement recommandé de vous dire : « Par le roi Salomon et saint Joseph, par les trois points de l'équerre et les pointes du compas, le frère Collard m'envoie vers vous et vous embrasse. » Voilà, maître, je crois que je n'ai rien oublié.

– Non. Tu as dit les mots qu'il fallait, comme il convenait mais, surtout, tu as la grande chance d'être sympathique, tu donnes aux autres l'envie de te connaître et de t'aider. Alors? Tu cherches du travail?

– Il est temps que je me fixe et que je gagne ma vie. Je suis un honnête compagnon. Je pourrais vous aider et vous m'apprendriez beaucoup de choses.

– On apprend toute sa vie, mon garçon. Tiens, au lieu de bavarder, pose tes affaires, enlève ta peau de mouton qui, entre nous, sent bien mauvais et continue de scier ce montant de coffre. Suis bien le tracé, surtout ne gâche pas ce beau morceau de chêne. Regarde comme il est sain, bien veiné dans sa chair... Il a au moins sept ou huit ans de coupe et n'a été taillé ni dans l'aubier ni trop près du cœur. On voudrait toujours travailler du bois comme celui-là!

Jean Cottion prit la scie à refendre, la grande, celle qui se manie verticalement, droit devant soi et que le balancier du bras fait avancer tranquillement dans le bois le plus dur, cran après cran, sans grincer, avec la régularité d'une horloge. Il termina la coupe en « bonne grâce », retenant l'outil d'une main devenue légère pour ne pas causer d'éclat et leva ses yeux vers le maître.

– On verra pour le reste, dit celui-ci, mais je suis sûr que tu es un bon compagnon. La scie ne trompe pas. Tu n'as pas essayé de forcer pour faire de l'effet au risque de dévier ou de blesser le bois. Ta lame

chante bien, je sais ce que je dis. D'ailleurs, Collard ne m'aurait pas envoyé n'importe qui. Enfin, et là tu as vraiment de la chance, j'ai besoin de quelqu'un. Comment t'appelles-tu déjà?

– Jean. Jean Cottion.

– Eh bien, Jean, je t'engage comme compagnon. Tu t'occuperas de l'apprenti. Montre-lui le métier comme on te l'a appris. Paul, viens par ici!

Un garçon d'une douzaine d'années que Jean n'avait pas remarqué, arriva du fond de l'atelier.

– Paul, dit Thirion, voici notre nouveau compagnon. Tu lui obéiras comme à moi, tu écouteras ses conseils... Il ajouta avec un sourire en se tournant vers Jean : c'est mon fils. Il me succédera un jour mais avant qu'il devienne un bon compagnon, j'ai encore le temps d'en faire des coffres et des escabelles!

Le maître parut réfléchir puis regarda Jean :

– Tu vas vivre avec nous. On va voir avec la femme à t'aménager le coin, derrière l'atelier, encombré de vieilleries inutiles. Ce n'est pas le Louvre mais tu n'es pas le roi. Chez moi, tu ne gagneras pas des fortunes mais tu ne dépenseras rien pour manger et dormir. Ainsi tu pourras économiser pour t'habiller un peu mieux et, plus tard, pour passer ta maîtrise. Viens, je vais te présenter à Gabrielle. Gabrielle, c'est ma femme.

Il conduisit Jean à un escalier en colimaçon qui débouchait à l'étage dans une grande pièce faiblement éclairée par deux fenêtres. Un feu de copeaux égayait le fond de la salle où se tenait une femme encore jeune et d'un physique agréable, très brune, emmitouflée à cause du froid mais convenablement habillée. Thirion présenta son nouvel ouvrier et la femme leva sur lui un regard doux et franc :

– Bienvenue dans notre maison. J'espère que vous vous plairez avec nous. En attendant je crois que la première chose à faire est de laver vos vêtements. Le tour de France forme sûrement les bons compagnons mais ne les rend pas ragoûtants. Tout à l'heure je vous ferai chauffer de l'eau et vous pourrez vous nettoyer. Maintenant, si vous voulez faire des conquêtes à Paris, il faudra devenir un peu plus élégant!

Gabrielle éclata de rire devant l'air gêné du jeune homme et retourna près de l'âtre surveiller une grosse marmite suspendue au-dessus des flammes. Jean était heureux, soulagé. Une heure avant, il ne savait pas où il dormirait dans ce Paris inconnu qu'il avait choisi comme terme de son voyage et voilà que les choses s'arrangeaient

toutes seules, mieux qu'il n'aurait osé l'espérer. Non seulement le vivre et le couvert lui étaient assurés mais il sentait qu'il ferait bon vivre dans cette famille accueillante, simple et honnête comme le droit fil du bois.

– Asseyez-vous donc près du feu en attendant le dîner, dit Gabrielle, et racontez-moi votre vie, votre long voyage sur les routes. Vous allez nous faire rêver un peu, nous autres Parisiens qui ne quittons jamais du regard la flèche de Notre-Dame. Je dis Parisiens bien que nous soyons hors les murs mais la porte Saint-Antoine et la Bastille sont si proches...

Tout en bavardant, Jean découvrait du regard la pièce où vivaient les Thirion. Un plateau de bois sur ses tréteaux devant le feu, deux bancs, un grand coffre et un lit d'angle constituaient l'essentiel du mobilier avec un beau dressoir en chêne ciré dont l'éclat faisait ressortir la modestie de l'ensemble.

– Vous regardez le dressoir? demanda Gabrielle. C'est une idée de Pierre. Cela l'a amusé au début de l'hiver, à un moment où le travail était rare, de nous construire un dressoir de baron [1] !»

Quand Jean fut lavé, rasé et qu'il eut enfilé un pourpoint propre, sa seule richesse, tout le monde le félicita pour sa prestance. C'était il est vrai un beau garçon, aux traits fins et au regard intelligent. Son visage agréable savait sourire avec l'éclat de la santé heureuse et de dents superbes, blanches et bien plantées.

Tout naturellement, il prit sa place dans l'atelier et la vie familiale. Il se plia facilement aux habitudes des Thirion et le maître s'aperçut vite qu'il avait affaire à un garçon de qualité dont l'habileté valait la sienne. Il arrivait même que Jean montrât à Pierre des trucs de métier, des tours de main que les vieux huchiers de la province lui avaient appris. Le maître l'en remerciait et le complimentait :

– Grâce à toi, Jean, j'arrive presque à doubler ma tâche. L'abbesse qui trouve que rien ne va jamais assez vite est satisfaite. Sais-tu qu'elle s'est mis dans la tête de refaire toutes les stalles de la chapelle?

Il s'agissait de Jeanne IV, l'abbesse de Saint-Antoine-des-Champs, l'une des femmes les plus puissantes de Paris. Elle avait, disait-on,

1. Le dressoir était un meuble d'apparat qui permettait aux nobles fortunés d'exposer leurs trésors d'orfèvrerie. L'usage voulait que le nombre d'étagères fût fonction du titre nobiliaire du propriétaire : deux pour un baron, trois pour un comte, quatre pour un prince.

malgré l'extrême discrétion de son gouvernement, une grande influence sur le roi dont la dévotion augmentait avec l'âge. Il ne pensait qu'à son salut et ne manquait pas de gagner quelques indulgences en comblant l'abbaye royale d'attentions et de bienfaits.

Le Louvre ne convenait pas à Louis XI. Lorsqu'il n'était pas dans sa résidence favorite de Plessis-lez-Tours, il s'installait soit dans l'hôtel des Tournelles, soit dans la forteresse de la Bastille où il avait fait aménager un appartement. Il s'y sentait plus en sûreté, plus à l'aise que dans les énormes salles et les interminables couloirs mal chauffés du Louvre. Et puis il était à deux pas de l'abbaye Saint-Antoine pour laquelle il avait toujours eu un faible et où il aimait aller prier. Quand le 27 septembre 1465, engagé dans sa lutte à mort contre le Téméraire, le roi avait décidé d'organiser une rencontre avec ses ennemis de la ligue du Bien public, afin de conclure une trêve qu'il ne souhaitait pas plus que les princes, il avait choisi l'abbaye Saint-Antoine plutôt que le Louvre. Avec un sens politique nouveau, il avait imaginé de faire de cet inévitable fiasco une adroite opération de propagande.

Devant l'abbaye, au croisement des trois routes, peu de temps après la réunion manquée, il avait fait élever une énorme croix de pierre destinée à montrer aux Parisiens la mauvaise foi de l'ennemi et sa propre grandeur d'âme. Sur le socle, Louis XI avait fait graver : *Ici, l'an 1465, fut tenu le landit des trahisons. Maudit soit-il qu'en fut cause.*

Les Thirion avaient, à l'époque, assisté en voisins à l'inauguration de cet autel votif de la forfaiture. Ils racontèrent à Jean Cottion comment, au milieu de mille piquiers, dans un fracas de trompettes et de tambours, le peuple de Paris, pourtant peu enclin à s'intéresser aux querelles des grands, avait acclamé son roi si fier et si loyal [1].

– Nous avons eu deux ans après, souligna Gabrielle, une foule encore plus grande sous nos fenêtres!

Pierre était un bon conteur. Il aimait, par ses récits, faire partager à Jean l'intérêt qu'il portait à son quartier :

– La foule immense des badauds, le jour de la croix, dut donner l'idée au roi Louis d'une autre manifestation plus éloquente. C'est

1. Cette croix demeura en place près de deux siècles. Elle témoigne de la modernité de Louis XI, stratège de l'opinion publique, inventeur de la politique-spectacle et de la publicité d'État.

ainsi qu'au cours de l'automne 1467, ce devait être au mois de septembre, le roi décida de passer en revue tous les Parisiens âgés de seize à soixante ans. J'en étais. Nous étions divisés en brigades sous les différentes bannières des quartiers et des corporations. Chaque homme devait être porteur d'une arme. Je n'en avais point, je me suis fabriqué dans un morceau de bois une sorte de hallebarde qui n'aurait pas tué un rat.

– Il a tout de même de drôles d'idées, le roi Louis! remarqua le jeune Paul.

– Drôles mais pas bêtes! Il s'agissait encore de frapper les esprits et de montrer aux Bourguignons qu'il avait sous la main une formidable armée prête à les châtier. J'ai donc défilé, avec ma hallebarde de bois, du château de Vincennes à la Bastille sous la bannière des huchiers. Nous étions en tout 50 000, peut-être plus. Jamais on ne reverra une telle foule! Le roi a dit à l'abbesse qui me l'a répété qu'aucune armée au monde n'avait jamais été ainsi levée dans une ville. Pour montrer sa satisfaction, il fit apporter le soir du défilé une dizaine de tonneaux de vin qui furent mis en perce devant l'abbaye, mais il n'a jamais recommencé.

– Il est bien vieux, et malade, souligna Paul.

– Je crois qu'il est surtout prudent!

Tout en faisant siffler son rabot affûté au rasoir sur les grains de beauté d'une planche de hêtre, Jean Cottion écoutait Thirion lui raconter Paris, le métier, ce coin de chaussée où le hasard l'avait fixé, son mariage avec Gabrielle, son fils unique...

– C'est notre regret à Gabrielle et à moi. Nous aurions voulu trois ou quatre enfants... Évidemment, aujourd'hui, je pourrais les nourrir alors qu'il y a quinze ans! On a tiré le diable par la queue mais le Bon Dieu nous a aidés.

– Le Bon Dieu? Comment cela?

– Avec l'abbaye. Tu sais bien que nous ne travaillons pratiquement que pour elle. Tiens, nous irons demain livrer la table et les bancs qui sont enfin finis. Peut-être verrons-nous l'abbesse. Il faut que tu la connaisses. C'est une fière dame. Et puis, elle connaît les bois, les meubles aussi bien que toi ou moi et sait remarquer un bon montage à mortaise...

Le lendemain, après avoir chargé les bancs et la table de chêne

massif, dont le seul plateau pesait cent bonnes livres, sur une charrette à bras, les deux hommes se mirent en route, l'un poussant l'autre tirant dans les brancards. Plusieurs fois, le chargement faillit verser en passant dans une fondrière. Enfin, ils arrivèrent à la croix du roi Louis et, tout de suite après, devant le portail de l'abbaye. Pierre montra à Jean un panonceau de tôle peint aux armes de France et portant l'inscription : *Sauve garde du Roi pour l'abbaye Saint-Antoine.* C'était la marque officielle de l'intérêt que portait le roi aux religieuses qui priaient pour lui, derrière le lourd vantail clouté.

Thirion n'eut pas de mal à se faire ouvrir par la sœur tourière qui le connaissait et la voiture entra en grinçant dans le jardin du Bon Dieu. Jean, qui n'avait jamais pénétré dans un monastère, fut étonné de découvrir derrière la haute muraille une ville en miniature avec ses bâtiments, ses avenues, ses arbres encore givrés et ses bassins gelés où des canards boitillaient autour de deux paons; étrange cité en vérité, coiffée par le clocher octogonal de l'abbatiale et un campanile plus petit, vestige de l'ermitage primitif.

– Tu es surpris, hein? Tu t'attendais à trouver un couvent sévère avec des alignements de cellules et des files de religieuses en prière? Ici l'on prie, c'est vrai, mais la règle n'est pas austère. S'il existe des dortoirs pour les converses, la mère, les abbesses et la plupart des sœurs disposent de confortables logements. Il ne faut pas oublier qu'elles viennent des plus hautes lignées de la noblesse et qu'elles demeurent des grandes dames en prenant le voile. Certaines vivent dans des appartements qui sont de véritables pièces de château. Elles y reçoivent leur famille, leurs amis et donnent même parfois des fêtes. Et puis, il y a les pensionnaires, nobles elles aussi, qui viennent à Saint-Antoine faire retraite et aussi des jeunes filles de bonne famille que leurs parents mettent en sûreté au couvent avant leur mariage. Jeanne IV est là depuis une dizaine d'années. Elle a juré de faire de Saint-Antoine la plus belle abbaye de Paris et des environs. Déjà, elle l'a transformée, agrandie; maintenant elle veut la meubler. Pour notre bonheur en tout cas!

Tandis qu'ils déchargeaient les meubles, une porte s'ouvrit et une religieuse apparut. « C'est elle », souffla Pierre à l'oreille de Jean.

L'abbesse n'avait pas quarante ans. Son velet blanc cadrait un visage agréable qui ne révélait aucune morgue mais c'était, on s'en apercevait dès l'abord, celui d'une femme responsable, habituée à commander et à être obéie.

– Bonjour, mère, dit Thirion en essayant de se découvrir, ce qui n'était pas facile car son bonnet lui enserrait les oreilles.

– Gardez votre coiffure, monsieur Thirion, et montrez-moi vos meubles. Tenez, entrez-les vite dans le grand parloir car il fait encore bien froid ce matin. C'est votre fils? ajouta-t-elle en désignant Jean.

– Oh! non, mon garçon n'a pas encore quatorze ans. Jean Cottion est mon compagnon. Il vient d'achever son tour de France et, pour l'instant, il est installé à la maison. J'espère qu'il y restera longtemps car c'est un bon ouvrier.

– Eh bien, tant mieux! Avec tout le travail qu'il y a à faire ici vous ne serez pas trop de deux. D'ailleurs, il y a longtemps que je vous dis de prendre un compagnon. Et si cela ne suffit pas vous en prendrez deux ou trois autres!

– Il vous faudra, ma mère, aller les chercher rue de Cléry ou ailleurs [1]. Et puis, je n'ai le droit d'employer qu'un compagnon et un apprenti. Les règles de la jurande sont formelles. Tenez, normalement j'aurais dû soumettre ces meubles, avant de vous les livrer, aux jurés de la corporation, afin qu'ils puissent constater que leur fabrication est conforme aux règlements.

– C'est tout de même fort! Ces meubles, c'est moi qui les paye. On verra bien si votre jurande peut m'empêcher d'honorer Dieu en embellissant mon abbaye comme je l'entends! D'ailleurs, j'ai fait parvenir au roi une requête qui changera bien des choses si Sa Majesté daigne m'écouter. Allons, voyons ces meubles.

L'abbesse passa sa longue main fine sur le plateau de chêne et Jean sentit qu'elle prenait un certain plaisir à effleurer le bois. Elle fit ensuite retourner un banc et fut satisfaite de constater que les assemblages étaient montés en queue d'aronde : « C'est beaucoup mieux », dit-elle. Elle parla encore, à l'étonnement de Jean, des « goussets » qui étaient peut-être un peu trop grands et des « patins » qu'elle eût voulus plus élégants. Décidément, Pierre avait raison : l'abbesse savait de quoi elle parlait!

Installé dans l'appentis qu'il avait aménagé à l'aide de quelques planches de sapin, Jean vivait heureux entre l'établi, sa paillasse et la

1. Les huchiers-menuisiers étaient alors presque tous établis rue de Cléry et dans les ruelles avoisinantes. Thirion était le seul maître installé près de la Bastille.

salle de l'étage où dame Gabrielle nourrissait son monde, le plus souvent de « potages », mets cuits en pots dans la cheminée. Elle connaissait tous les maraîchers de Charonne qui lui gardaient leurs meilleurs légumes : des pois, des fèves, des courges, des betteraves. Parfois elle ajoutait un poisson ou un morceau de cochon à cette potée qui mijotait des journées entières sur la braise.

Les repas étaient gais chez les Thirion. On y parlait du bois, des meubles en cours bien sûr, mais on y échangeait aussi les dernières nouvelles de la ville, celles qu'avait glanées Gabrielle à la fontaine et celles rapportées par Pierre et Jean de *La Sainte Famille* où ils allaient parfois boire un pichet de vin à la fin de la journée. A l'heure des repas, la table était vite dressée sur ses tréteaux devant la cheminée. Les hommes sortaient leur couteau et taillaient d'épaisses tranches de pain-tailloir, des « soupes », sur lesquelles Gabrielle versait son ragoût à l'aide de la cuiller à pot. Certains jours, quand on avait bien travaillé et qu'on était joyeux, Thirion se levait, allait chercher la bonbonne de vin et versait une demi-pinte de « vermeil » dans la marmite. « Refais bouillir tout ça, disait-il à sa femme, la sauce sera meilleure. »

Gabrielle n'avait guère l'occasion de montrer ses talents de cuisinière tant la nourriture quotidienne était simple et pauvre. Elle savait néanmoins, les jours de fête, mitonner un « chaudumer [1] » ou rôtir à la broche une viande généreusement enduite de cannelle ou de safran.

C'est pourtant dans le travail que Jean puisait ses joies les plus profondes. Il s'y était voué corps et âme, négligeant même les distractions que pouvait lui offrir Paris, ce Paris qui grouillait à deux pas et qu'il découvrait, petit à petit, sous la conduite de Paul tout heureux d'avoir trouvé un grand frère dans ce compagnon tombé du ciel, plus patient que son père pour lui enseigner les secrets du bois et la finesse de l'outil.

Jean trouvait que le Paris de Louis XI était une ville à la fois gaie et cruelle. On parlait beaucoup du roi dans les familles. Avec son pourpoint de futaine et son vieux bonnet dont on disait qu'il sentait la graisse; il passait aux yeux de son peuple pour un « bonhomme ». Il aimait, il est vrai, causer avec ses sujets et profiter de rencontres impromptues pour se rendre compte de la façon dont on appréciait sa

1. Notre matelote d'anguille ressemble beaucoup au « chaudumer » du Moyen Age.

politique et constater lui-même que ses ordonnances étaient respectées. Louis XI s'invitait même quelquefois à souper chez les bourgeois. C'est ainsi que le 22 septembre, au retour d'un pèlerinage à Saint-Antoine-des-Champs, il s'arrêta chez son panetier, Denis Hesselin, tout près de la Bastille. Le lendemain, la nouvelle fit le tour du quartier. Les commères commentèrent le menu servi au roi après qu'il eut pris le bain que son hôte, selon l'usage, lui avait fait préparer.

Ces bonnes manières, toutes politiques, cachaient une insensibilité assez monstrueuse qui devait, il faut en convenir, autant aux mœurs de l'époque qu'à la méchanceté du monarque : la foule se complaisait dans un sadisme ordinaire, assistait volontiers aux exécutions et aux supplices publics considérés comme spectacles divertissants.

Jean Cottion, lui, n'était guère tenté d'aller voir tourner un malheureux au pilori ou griller un condamné sur le marché aux pourceaux. Un dimanche, il se rendit tout de même au fameux gibet de Montfaucon qui dressait depuis plus de deux siècles ses seize piliers de pierre où pendaient de sinistres breloques. Un autre jour, Paul le conduisit au cimetière des Innocents voir les cellules de pierre dans lesquelles des dévotes s'étaient fait volontairement murer. Le fossoyeur de service leur raconta complaisamment comment, en 1442, une dame nommée Jeanne La Vadrière avait fait bâtir une cellule afin de s'y clôturer. Après avoir prononcé un sermon, l'évêque de Paris avait enfermé lui-même la recluse. Des maçons étaient venus ensuite murer la porte, ne laissant qu'une petite fenêtre pour permettre à l'air de passer. Par cette fente on lui glissait aussi quelques aliments. La folle de Dieu avait ainsi croupi durant deux années dans ses déjections avant de rendre l'âme.

Quelques mois plus tard, la nouvelle courut comme un plomb d'arquebuse de Vincennes à la porte Saint-Antoine : le roi venait de signer une ordonnance qui reconnaissait aux métiers le droit de s'exercer librement sous le contrôle de l'abbesse. En d'autres termes, l'enclos et les terres appartenant à l'abbaye Saint-Antoine devenaient territoires de libre travail pour les compagnons des professions utiles à l'entretien du couvent. La lettre patente intéressait surtout les charpentiers et menuisiers, gens de grande et de petite cognée qui pouvaient installer leurs ateliers dans un lieu proche des chantiers de Bercy où, depuis deux siècles, les chalands débarquaient le bois destiné à la construction des maisons et des meubles. Fait capital : en

passant sous la juridiction de l'abbesse, dotée des pouvoirs de basse et haute justice, les ouvriers de Saint-Antoine cessaient d'être sous la coupe des jurandes parisiennes et de leurs règles rigides et contraignantes. Il leur suffisait d'être agréés par la mère et de s'engager à fournir « un ouvrage honnête de bon bois sec et d'assemblage solide », ce qui allait de soi pour les gens du bois qui se considéraient comme les aristocrates des professions manuelles.

Louis XI venait de signer l'acte de naissance du faubourg Saint-Antoine, patrie du meuble, royaume du bois, État souverain de la scie et du rabot. Ce n'était pas là, il faut en convenir, le but profond du roi. Celui-ci avait le premier compris l'un des fondements de l'économie moderne. Un gouvernement ne peut demander de l'argent qu'à ceux qui en possèdent, or il avait besoin de beaucoup d'argent pour mener à bien sa politique et sa diplomatie. Prenant acte que la bourgeoisie, grande pourvoyeuse d'impôts, était exsangue, il avait résolu de l'enrichir pour mieux la ponctionner, en favorisant l'expansion économique, en encourageant partout l'initiative des marchands et des artisans. A Lyon puis à Tours, il avait installé des soyeux italiens, il avait créé l'industrie française de la draperie, développé les mines, frété une flotte de commerce. Libérer les menuisiers-huchiers des contraintes et du conservatisme des puissantes jurandes entrait donc dans le cadre de la politique novatrice du roi, trop heureux par-dessus le marché d'obliger l'abbesse de Saint-Antoine-des-Champs.

Les mois passant, Jean était devenu un vrai Parisien. Ses premières payes lui avaient permis d'acheter des vêtements convenables pour remplacer ceux que les longues marches et les nuits à la belle étoile avaient usés jusqu'à la corde. Sa silhouette longue aux hanches étroites s'accordait bien avec la mode nouvelle des pourpoints courts et des chausses ajustées. Comme les jeunes nobles et bourgeois, il s'était laissé pousser les cheveux et portait même, le dimanche, l'une de ces belles chemises en toile de Hollande, déliées, larges, dont il était indiqué de laisser deviner la blancheur dans l'encolure du pourpoint.

Jean était heureux de pouvoir se montrer à son avantage lorsqu'il était appelé à l'abbaye, ce qui arrivait de plus en plus souvent. Jeanne, l'abbesse, portait visiblement de l'intérêt à ce jeune homme

sympathique qu'elle avait vu se transformer en quelques mois. Toujours gai et serviable, il n'avait pas son pareil pour renforcer une poutre défaillante, réparer un meuble ou faire fonctionner l'une des innombrables portes. L'abbaye n'était pas seulement le domaine de la foi mais aussi une exploitation agricole, une hôtellerie, une maison d'éducation. Jeanne était la reine de ce monde entre parenthèses. A part Dieu, elle ne connaissait qu'un maître : le roi Louis.

Un matin, alors qu'il venait de livrer des bancs destinés au réfectoire, l'abbesse fit appeler Jean dans son parloir :

– Vous plairait-il, monsieur le compagnon, d'avoir votre propre marque [1], de graver au fer chaud votre nom sur les meubles que vous construisez?

– Naturellement, mère, c'est mon vœu le plus cher. Malheureusement on ne devient pas maître sans l'accord de la corporation et je n'ai ni l'âge ni l'argent nécessaires pour briguer ce titre. Tout manquement aux règles risque de me faire jeter en prison.

– Non, vous n'irez pas en prison et vous ne serez pas poursuivi. J'ai désormais, vous le savez, le droit de faire travailler qui je veux pour la communauté. Je vais installer sur le territoire de l'abbaye les meilleurs ouvriers. Ainsi en a décidé le roi.

– Mais, ma mère, je suis le compagnon de Pierre qui a été très bon pour moi. Je le récompenserais bien mal en l'abandonnant!

– Cette fidélité vous honore mais il n'est pas question d'abandonner notre fidèle Thirion. Vous m'en donnez l'idée, pourquoi ne viendrait-il pas lui aussi s'installer autour de l'abbaye? Rien ne vous empêchera de travailler ensemble sur certains grands projets que j'ai en tête.

– Où vais-je loger, ma mère? Vous savez que j'habite chez les Thirion...

– Vous habiterez chez vous, derrière votre atelier. Je compte vous installer dans le local qui se trouve à la droite du portail. Vous serez ainsi dans l'abbaye sans y être puisqu'une porte donne accès à la chaussée Saint-Antoine et une autre à notre jardin. Et puis, si vous avez peur de vos jurés, demeurez compagnon. Titre ne signifie pas

1. Une lettre patente de 1467 ordonnait : « Chaque maître des corporations de menuisiers-huchiers doit avoir une marque. » Cette estampille était en principe destinée à authentifier l'origine et la qualité des meubles fabriqués sous le contrôle des corporations. Son usage tomba très vite en désuétude et le demeura jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

mérite. J'ai besoin de gens compétents et je les choisis moi-même. Réfléchissez plutôt à la façon dont vous allez refaire les stalles de l'église abbatiale qui s'écroulent sous le poids de nos sœurs trop bien nourries. J'aimerais aussi pour ma chambre à gésir un lit comme certains menuisiers de la rue de Cléry les font maintenant : à châssis foncé et à épervier [1] avec des panneaux sculptés; mais, de grâce, pas de ces panneaux serviette [2] qu'on voit depuis des siècles sur tous les meubles. Inventez! Inventez! La mode des vêtements change, pourquoi pas celle des meubles?

– Mais, ma mère, nous travaillons selon les règles. Il nous est impossible de donner libre cours à notre imagination. Si à votre instigation, nous nous permettons, Pierre et moi, quelques fantaisies, c'est parce que la jurande n'ose pas trop venir mettre son nez dans les commandes de l'abbaye.

– Il ne manquerait plus que cela! Maintenant vous pourrez fabriquer vos meubles comme vous l'entendez. A condition qu'ils soient beaux naturellement. J'y pense, il me faudra aussi un lectrin [3]. Vous voyez que vous ne manquerez pas de travail! Entendez-vous avec Thirion pour acheter le bois et les outils dont vous aurez besoin. Et si, plus tard, il vous faut des compagnons, on verra comment s'y prendre pour ne pas faire éclater d'apoplexie vos fameux jurés. Pensez à cela, maître Jean, et revenez me voir demain.

Jean était abasourdi. Il venait à peine de faire son nid dans la famille Thirion où il se sentait aimé, adopté; son existence semblait s'y dessiner pour de longues années et voilà que l'abbesse remettait tout en question avec son idée d'avoir sous la main ses propres artisans! D'abord, à son âge, était-il capable d'endosser une telle responsabilité? N'allait-il pas être chassé de sa corporation qui avait peut-être des défauts mais qui l'avait protégé durant son long apprentissage? Bien sûr, il y avait l'ordonnance royale à laquelle, somme toute, il ne faisait qu'obéir. Et puis le soutien de l'abbesse n'était pas rien!

1. Les lits à cette époque étaient simplement constitués d'une sorte de châssis qu'on disait « cordé » parce qu'il était garni de cordes plus ou moins grossièrement tissées. Les châssis « foncés », nouveauté plus confortable, étaient faits de sangles entrelacées.

2. Le panneau serviette ainsi nommé parce qu'il ressemblait aux plis amidonnés d'une serviette se retrouve partout dans les meubles du Moyen Age.

3. Le lectrin, table à lire et à écrire des religieux, est l'un des plus beaux meubles de l'époque. Il est devenu le lutrin d'église au pupitre incliné et réglable.

Il n'était pas encore remis de son émotion lorsqu'il arriva chez les Thirion à l'heure du souper. Silencieux, il s'assit sur le banc à côté de Paul, face à la cheminée et à Pierre qui, le dos au feu, le regardait intrigué :

– Il y a quelque chose qui ne va pas, Jean? Tu as l'air bizarre. As-tu des soucis avec le plateau de chêne? Je savais bien qu'il n'était pas assez sec...

Jean ne répondit pas tout de suite, regarda Pierre et dit enfin :

– Non, rien de tout cela. Le chêne tient bien mais l'abbesse m'a demandé de m'installer là-bas. A mon compte quoi! Comme si j'étais un maître reconnu. Vous vous rendez compte? J'ai peur. Je vous en supplie Pierre, dites-moi ce que je dois faire. Et puis, l'idée de vous quitter me serre le cœur, je suis si bien avec vous!

Tout en remuant le bouilleux, Gabrielle, agenouillée devant l'âtre, avait tout entendu. Elle posa sa cuiller et vint s'asseoir avec les hommes. Gabrielle n'était pas bavarde mais elle n'était pas une femme insignifiante. Fine, intelligente, elle se montrait, dans les circonstances importantes, le vrai cerveau du ménage. Pierre le savait et c'est tout naturellement vers elle qu'il se retourna, la questionnant du regard. Jean attendait en songeant que ce qu'allait dire Gabrielle serait sa vérité, que son avenir se jouait peut-être à cet instant. Gabrielle ne le fit pas attendre. Tout de suite, elle s'écria :

– Mais c'est une chance extraordinaire! Il faut en profiter, il faut oser, Jean. Tu sais, si je n'avais pas un peu secoué Pierre à un certain moment il ne serait sans doute pas maître aujourd'hui!

– C'est bien vrai ce que tu dis. Jean peut avoir confiance en toi. Ta tête vaut celle de tous les astrologues du Pont-Neuf. D'ailleurs, Jean ne travaille pratiquement que pour l'abbaye, le changement ne sera pas grand.

– D'autant, Pierre, que l'abbesse envisage de vous faire venir bientôt près d'elle. Est-ce que vous accepterez?

– On verra, on verra. Pour l'instant il s'agit de toi, dit Gabrielle.

– Il faut dire que ce serait plus pratique, nota Pierre qui ajouta : le seul inconvénient, c'est la jurande. Avec tous leurs beaux statuts et ordonnances, ils ne vont pas se laisser manger la laine sur le dos.

– Que peuvent-ils faire contre le roi?

– En principe, rien. Mais ils vont plaider, alerter le parlement, les échevins, les conseillers et essayer de faire revenir Louis XI sur sa décision.

– Si le roi a signé, ce n'est pas seulement, crois-moi, pour les beaux yeux de Jeanne IV, affirma Gabrielle. Il a sûrement dans l'idée de rabattre le caquet aux corporations qui, dit-on, en prennent un peu trop à leur aise. Il ne changera pas d'avis!

Jean, une fois de plus, fut ébloui par la sûreté du jugement de Gabrielle. « Pierre a bien de la chance, pensa-t-il. Si je me marie, j'épouserai une femme intelligente. »

– Si j'accepte, vous m'aiderez? demanda-t-il.

– Bien sûr!

– A acheter le bois à Bercy, à dessiner les nouvelles stalles de l'église, à monter l'atelier, à choisir les outils?

Pierre éclata de rire :

– Mais oui. Et nous continuerons aussi de travailler ensemble.

– Et moi? Tu m'abandonnes? demanda Paul qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

– Pas du tout. Si ton père est d'accord, je te prends avec moi.

– J'y pense, coupa Gabrielle, Jean pourra très bien continuer de venir souper avec nous. L'abbaye est à deux pas et il ne va tout de même pas manger au réfectoire avec les converses!

Jean se leva et l'embrassa. Un petit nuage d'émotion passa dans les regards. Pierre fit le geste qui s'imposait : il se leva et alla remplir une pleine cruche de vin de Charonne.

– Maintenant sers-nous la soupe, dit-il. Ce n'est pas un banquet de maîtrise mais on peut tout de même boire à la santé de l'abbesse Jeanne. Et au roi!

Ainsi, Jean Cottion, compagnon menuisier-huchier, devint-il le premier ouvrier libre de Saint-Antoine. A travers lui et avec la bénédiction du roi Louis, le Faubourg et le Bois s'unissaient pour le meilleur et pour le pire.

Jean s'installa comme il l'entendit dans la pièce spacieuse qui jouxtait son nouvel atelier. Plus libre de son temps que chez Pierre Thirion, il délaissait souvent le rabot et le bédane pour la gouge du sculpteur. Un de ses patrons lui avait appris à se servir de cet outil finement émoulu qui permettait de jouer à l'infini avec le bois en en faisant surgir des entrelacs, des rosaces, des figures. Il enviait les « ymagiers-tailleurs » qui sculptaient à longueur de journée des crucifix de bois ou d'ivoire et les statues d'églises, mais se contentait, pour l'instant, de décorer les panneaux de ses meubles. Il ne regrettait pas d'avoir accepté la proposition de l'abbesse et s'estimait parfaitement heureux dans son atelier champêtre où les

senteurs du bois fraîchement travaillé se mêlaient aux parfums de la sève de printemps des grands peupliers qui bourgeonnaient dans le parc. Souvent, Jeanne venait le voir travailler. Elle aimait entendre le soupir de la varlope et admirait l'habileté de Jean à faire jaillir de l'épaisseur du chêne des motifs qui n'avaient plus rien à voir avec les sempiternelles moulures « à la serviette » qu'elle détestait.

– J'aime sculpter, lui dit-il un jour. Ce n'est pas mon vrai métier mais fouiller le bois pour en extraire une fleur, une figure ou un papillon me cause une joie profonde. Je me sens le maître d'un royaume de rêves. C'est à Mâcon, il y a deux ans, qu'un vieux maître qui était censé m'apprendre le métier de menuisier m'a dit : « Écoute, Jean, tu trouveras des dizaines et des dizaines de gens sur ta route qui te montreront comment on mortaise un châssis de coffre mais tu n'en rencontreras sûrement pas beaucoup qui t'apprendront à sculpter, c'est-à-dire à créer, à entrouvrir la porte du domaine sacré de l'art. Alors, moi, je vais te dire comment on se sert d'une gougeonnette et d'un fermoir à deux tranchants. Je t'apprendrai aussi à dessiner car on ne peut pas sculpter si on ne sait pas dessiner. » Ainsi, durant six bons mois j'ai appris les rudiments d'un art qu'une vie ne suffit pas à maîtriser. Lorsque nous nous sommes quittés il m'a donné trois gouges, celles dont je me sers, un vrai trésor, car on ne fabrique pas ces outils en France.

Jeanne l'avait écouté en silence. Habituée à diriger, sans cesse prise entre la volonté du ciel et les exigences de ses obligations terrestres, la « Dame du Faubourg », comme on l'appelait chez le roi et chez les humbles, aimait entendre Jean parler de son métier. Les moments passés à l'atelier n'étaient pas perdus pour Dieu : elle y trouvait plus de sérénité qu'après des heures de prières. Sans doute aussi n'était-elle pas insensible au charme de ce jeune homme fort, beau et intelligent dont l'esprit laissé en friche ne demandait qu'à fleurir.

Après quelques secondes, Jeanne sortit de son rêve :

– Ces gouges n'existent pas à Paris? C'est étonnant, non?

– Non, ma mère. Comme les bons rasoirs elles sont fabriquées par les Anglais, avec un acier spécial qui tient le fil dans les bois les plus durs.

– C'est bien, Jean. Je vous ferai venir d'Angleterre un jeu complet d'outils de sculpteur. Nos familles conventuelles correspondent et s'entraident, le cas échéant, sans se soucier des frontières, ni même des guerres. J'écrirai dès ce soir à l'abbesse de Colchester.

– Comment vous dire merci? Je vous sculpterai un jour un grand saint Antoine pour l'abbatiale.

– Ce sera très bien car je sais que si vous le voulez vous serez capable de le faire. Mais dites-moi, Jean, savez-vous lire et écrire couramment?

– Hélas, non! Tout ce que je sais je l'ai appris au hasard des voyages et des rencontres. Autrefois, le curé de mon village qui me trouvait plutôt doué m'a un peu appris à lire, mais cela ne va pas loin.

– Et pourquoi ne pas apprendre vraiment? On en reparlera!

Jean avait beaucoup réfléchi après cette conversation. Il avait eu si peu l'occasion d'utiliser sa petite goutte de savoir que celle-ci s'était lentement évaporée. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui lui manquait de lire. Et pourquoi pas d'écrire? Il était entré plusieurs fois dans la bibliothèque pour y réparer une échelle ou un rayonnage. Cerné par le millier de volumes qui faisaient la gloire de Saint-Antoine-des-Champs, il était demeuré comme étourdi. Tout le savoir du monde lui semblait contenu entre ces murs de cuir fauve, et lui, Jean Cottion, n'y avait pas accès. Chaque reliure était un coffre dont il n'aurait jamais la clé. Il trouvait cela injuste et il chancela de joie le jour où l'abbesse proposa sérieusement de lui apprendre à lire.

– A partir d'aujourd'hui vous commencez un second apprentissage. Les mains et la tête : vous ferez de grandes et belles choses mon ami!

L'attirance de Jeanne pour Jean Cottion était plus profonde qu'elle ne le pensait. Elle souhaitait, certes, aider un jeune homme méritant qui lui rendait des services mais ce geste de charité bien normal cachait un sentiment plus trouble qui lui faisait peur, le soir, quand elle devait s'endormir, seule, face au grand crucifix de buis accroché au mur de sa chambre. Jeanne IV pensa un moment en entretenir son confesseur mais elle décida de n'en rien faire. D'abord parce qu'elle se savait assez forte pour surmonter seule cette épreuve et en faire un joli regret, ensuite parce qu'elle savait très bien ce que le saint homme lui dirait : « Chassez le démon, renvoyez votre huchier et les tentations qui vous guettent disparaîtront. Pensez à saint Antoine, notre patron. Imitez son combat! »

Sauf dans les premiers temps, la communauté n'avait jamais manifesté une grande ferveur religieuse. Les murailles de l'abbaye étaient épaisses mais les bruits du monde y filtraient complaisamment. La vie y était organisée afin de concilier le service du Bon Dieu

et le charme discret des biens temporels. Jeanne, qui ne voulait pour rien au monde se séparer de son plaisant menuisier, passa sans trop de remords son trouble amoureux au chapitre des péchés non déclarés. Et puisqu'elle gardait Jean, elle allait essayer de raboter ce qu'il y avait d'un peu rugueux dans le personnage et d'en faire un homme nouveau, un manuel instruit dont il n'existait pas de modèle à sa connaissance. Elle pensait que Jean, ainsi transformé, pourrait lui être précieux pour réaliser l'un de ses projets les plus chers : la création, autour de l'abbaye, d'un centre artisanal particulièrement orienté vers les métiers du bois.

L'abbesse gérait le patrimoine de l'abbaye en vraie intendante. Elle achetait de nouvelles terres chaque fois qu'elle le pouvait, surveillait la rentrée des fermages et construisait sans cesse de nouvelles maisons sur son territoire afin de les louer à ceux qui devaient contribuer au ravitaillement, à l'entretien ou au développement de l'abbaye. C'est ainsi que le maître Pierre Thirion fut invité lui aussi à venir s'installer dans l'une de ces nouvelles constructions où l'abbesse lui offrit un logement confortable et un atelier tout neuf, à deux pas de celui de Jean : ce dernier continuait d'habiter l'abbaye où Jeanne lui donnait, chaque soir, une leçon de lecture. C'était un moment de détente attendu aussi bien par l'élève que par le professeur. Après quelques semaines de travail, le jeune homme arrivait à déchiffrer l'un des manuscrits que l'abbesse choisissait dans la grande bibliothèque parmi les in-douze, les in-octavo et les in-quarto aux dos basanés, vêtus parfois de maroquin ou de cochon frotté. La bibliothèque était la grande affaire de Jeanne qui veillait elle-même à son entretien et à sa mise à jour. M. Blaisot père, libraire à *L'Image de sainte Catherine*, rue Saint-Jacques, apportait chaque mois à l'abbaye les derniers ouvrages édités dont certains, calligraphiés, étaient ornés de merveilleuses miniatures colorées : les virelais d'Eustache Deschamps ou les poèmes de Charles d'Orléans, par exemple.

Un soir, Jeanne arriva à l'atelier un petit in-quarto à la main :

– Jean, regardez bien ce livre. Il est très important car il marque le début d'une nouvelle ère de l'histoire des hommes. C'est le premier livre imprimé en France. Je vous ferai grâce de son contenu ; les épîtres latines de Gasparine Barzizio, grammairien de Pergame, ne vous passionneraient guère; mais sachez qu'un livre comme celui-ci peut, grâce à l'imprimerie, être reproduit à peu de frais, et rapidement, en un nombre d'exemplaires aussi grand qu'on le

souhaite. La France aura attendu quinze ans pour s'apercevoir qu'un Allemand appelé Gutenberg a inventé cette merveille!

Passionné, Jean feuilleta le livre dont il fallait regarder de bien près les caractères pour s'apercevoir qu'ils n'étaient pas dessinés à la main. Ébloui, il se fit expliquer comment ce miracle avait été rendu possible et conclut, pratique :

– C'est admirable, ma mère. Vous devriez tout de suite faire venir des compagnons imprimeurs à l'abbaye qui pourrait ainsi fabriquer ses propres livres.

Jeanne sourit et répondit que c'était une bonne idée dont on reparlerait plus tard.

– D'ailleurs, ajouta-t-elle, je me trompais. Ce livre vous intéresse directement. Laissez le latin et lisez-moi tout haut la dernière page.

Jean prit le livre et lut lentement de sa voix grave :

– « Comme le soleil répand la lumière, toi, ville royale, nourrie des muses, reçois, toi, Paris, qui t'en es montrée si digne, cet art d'écrire presque divin qu'inventa l'Allemagne. Voici le premier livre qu'a produit cette industrie sur la terre de France et dans ton sein les maîtres Michel, Ulrich et Martin l'ont imprimé et vont en imprimer d'autres. »

Jean était ému. L'abbesse encore plus de voir le jeune homme qu'elle avait façonné s'intéresser avec autant de passion aux choses de l'esprit.

Quelquefois, après la leçon de lecture, Jeanne s'attardait dans l'atelier et racontait à son élève les grandes heures de l'abbaye.

– Savez-vous comment Saint-Antoine-des-Champs est devenue abbaye royale? lui dit-elle un jour. C'était il y a bien longtemps sous le règne du bon roi Saint Louis. Notre maison n'était alors qu'une modeste retraite fondée par Foulques, un prédicateur inspiré, mais le roi qui empruntait souvent la route de Chelles, ancienne voie romaine de l'Est menant au château de Vincennes, prit l'habitude de s'y arrêter. Il aimait écouter Foulques aussi brillant dans la conversation que dans ses prêches et, tout naturellement, il devint protecteur du monastère après qu'il lui eut fait don de quatorze arpents de bonne terre et qu'il l'eut élevé au rang d'abbaye royale. Au retour de sa première croisade, c'est à Saint-Antoine-des-Champs qu'il déposa le 18 août 1239 la couronne d'épines du Christ acquise à Constantinople. Elle demeura exposée ici jusqu'à ce que fût achevée la Sainte-Chapelle construite spécialement pour recevoir la relique.

– Parlez-moi encore de notre abbaye, demanda Jean qui découvrait, fasciné, la magie de l'Histoire.

– Honorée de la générosité royale, sans cesse agrandie par des dons, l'abbaye prit au cours des siècles une grande importance. On l'entoura d'épaisses murailles et bien souvent, celles qui m'ont précédée ont dû, pour la défendre, prendre le commandement d'une garde spéciale envoyée par le roi. On raconte encore, dans un manuscrit que je vous montrerai, qu'à l'aube du 10 mai 1310, cinquante-neuf templiers que le roi Philippe le Bel envoyait à la mort, se signèrent lorsque leur chariot passa devant la chapelle. Tout près de notre moulin à vent, dans les champs tout proches, le bûcher était installé. Deux jours durant, une épouvantable odeur se répandit jusqu'aux fossés de Charonne et de Belleville.

Chapitre 2.

La nuit d'Élisabeth

Pris entre le bois du métier et l'écorce du savoir, Jean n'avait plus guère eu le loisir de s'intéresser aux femmes depuis son arrivée à Paris. Il pensait qu'il avait bien le temps de se marier et s'accommodait de rencontres de fortune, le dimanche, dans les cabarets où il allait boire « un verre de vin à assiette [1] ». Repasseuses, couseuses et gentilles luronnes s'y laissaient inviter sans histoire. L'élégant Jean Cottion ne manquait pas de cœurs à conquérir à *La Petite Bastille*, port Saint-Paul, ou rue Saint-Antoine, au *Plat d'étain* qu'affectionnait le poète Villon. Ces liaisons éphémères lui laissaient l'esprit libre pour assimiler les leçons de Jeanne qui tenait maintenant une place importante dans sa vie. L'abbesse était à la fois pour lui la mère qu'il avait à peine connue, la grande sœur dont il admirait le savoir et la femme dans la fleur de l'âge qui lui vouait, il s'en rendait compte, un sentiment qui dépassait les limites d'une amitié. Cette situation délicate le troublait mais il se disait qu'il fallait laisser faire la vie, règle qui jusque-là ne lui avait pas mal réussi.

Le soir, après avoir soupé chez les Thirion, Jean allumait deux chandelles et reprenait sa place devant l'établi pour sculpter des motifs nouveaux dont il avait eu l'idée et se perfectionner dans un art qu'il ne maîtrisait pas très bien. Les outils, gouges plates et creuses de tailles différentes que Jeanne lui avait procurées, lui permettaient cependant des réussites qui l'encourageaient. Ainsi avait-il repris sa vieille canne de compagnon pour la décorer d'une volute d'angelots et de fleurs.

Il était en train de terminer une guirlande particulièrement ouvragée quand, un soir, la porte qui donnait sur le jardin de l'abbaye

1. Les taverniers vendaient le « vin à pot » qui pouvait être consommé sur place. Les cabaretiers proposaient le « vin à assiette » servi sur une table recouverte d'une nappe et accompagné de certains mets choisis par le client.

et qu'il ne fermait jamais à clé s'ouvrit doucement, laissant deviner une forme blanche impossible à identifier dans l'ombre. Ce n'était pas Jeanne qui ne lui rendait jamais visite à une heure aussi tardive et qui entrait d'une manière plutôt brusque. Intrigué, il posa son outil, leva les yeux et vit s'approcher l'une des jeunes pensionnaires de l'abbaye, facilement reconnaissable à sa coule blanche. Elle avait relevé son capuchon et laissait voir un visage fin et régulier encadré de mèches blondes. Elle regardait Jean en souriant timidement, son index sur les lèvres. Cette recommandation de silence était à ce moment superflue. Jean était bien trop médusé pour prononcer le moindre mot. Enfin il se reprit, avala sa salive et posa d'une voix blanche la question qu'attendait sans doute la visiteuse :

– Que venez-vous faire chez moi à cette heure?

Il se rappelait maintenant cette silhouette et ce visage entrevus dans les jardins. C'étaient ceux d'une des jeunes filles éduquées à Saint-Antoine-des-Champs ou venues y faire retraite.

– Ma visite a l'air de vous surprendre, monsieur..., dit-elle d'une voix douce.

– Vous moquez-vous de moi? Est-ce que vous avez conscience du scandale qui éclaterait dans cette maison si l'on vous trouvait ici avec moi? Je dois beaucoup à l'abbesse Jeanne et je ne peux lui faire cet affront. Alors, s'il vous plaît, sortez immédiatement et ne dites à personne que vous êtes venue me voir.

– Rassurez-vous. Personne ne s'apercevra de ma venue.

– Mais vos compagnes? Si l'une d'elles constate votre absence?

– Impossible. Je suis censée passer la soirée chez l'abbesse, peut-être même la nuit. Cela m'arrive parfois.

Jean faillit s'étrangler :

– Chez l'abbesse? Vous êtes complètement folle! Je vais d'ailleurs aller la faire prévenir immédiatement si vous refusez de partir.

– L'abbesse Jeanne ne serait pas tellement étonnée. Peut-être même penserait-elle que vous êtes un nigaud, monsieur le compagnon.

– Vous n'allez tout de même pas me faire croire que l'abbesse est au courant de cette visite extravagante. Mademoiselle, vous êtes sans doute riche et vous appartenez à une grande famille. Ce n'est pas une raison pour vous moquer ainsi d'un simple compagnon.

– N'ayez donc pas peur! Je vous assure que nous ne risquons rien.

– Nous risquons simplement, petite niaise, vous de finir vos jours

dans un couvent moins accommodant que celui-ci et moi d'être pendu à Montfaucon!

– Puisque vous ne me croyez pas, je vais vous faire une confidence. Elle avait pris de l'assurance et souriait malicieusement : disons que l'abbesse Jeanne ne m'a pas déconseillé de venir vous regarder sculpter et de vous entendre parler de votre métier. A propos, Jeanne ne vous a pas appris, au cours d'une de ses leçons, qu'un gentilhomme,..

– Je ne suis pas un gentilhomme!

– Bon! Jeanne ne vous a pas appris qu'un homme – vous êtes un homme n'est-ce pas? – ne laisse pas une dame, ni même une jeune fille debout lorsqu'elle lui rend visite?

Tant d'insolence et d'inconscience confondaient Jean qui, pris d'une rage subite, faillit fondre sur la jeune fille, la gifler et la jeter dehors. Elle prévint son geste en criant presque :

– Je suis idiote, je vous demande pardon mais je vous jure que Jeanne est au courant de ma visite! Permettez-moi de m'asseoir sur ce banc et causons.

– Diable, n'en faites rien! Ce banc vient d'être teinté au brou de noix et votre robe blanche subirait des dommages irréparables si vous vous asseyiez dessus. Venez là, installez-vous sur ce coffre.

– Tiens, le grand ours s'apprivoise. La colère vous sied mal, savez-vous.

– Je vous en supplie, dites-moi vite ce que vous avez à me dire et laissez-moi finir de polir cet angelot sur ma canne de compagnon.

– Oh! Qu'il est mignon cet ange, mais qu'est-ce qu'une canne de compagnon?

Jean n'avait pas envie de se lancer dans le récit de ses aventures du tour de France, récit dans lequel, pourtant, il excellait.

– Cette histoire du tour de France ne vous intéresserait pas, mademoiselle.

– Ce n'est pas ce que m'a dit Jeanne. Il paraît que c'est passionnant. Soyez gentil, Jean, racontez-moi.

– Vous connaissez mon nom?

– Je n'irais tout de même pas frapper à la porte d'un monsieur dont je ne connais pas le nom.

– Vous n'avez pas frappé, vous êtes entrée; mais comment savez-vous qui je suis?

– Je n'ai pas grand mérite. Vous ignorez, monsieur le compagnon, que toutes les dames de l'abbaye, de la plus jeune pensionnaire à la

plus vieille sœur converse, vous connaissent. Je peux même vous dire, mais n'en tirez pas vanité, que beaucoup sont amoureuses de vous. Ma cousine elle-même aurait un petit faible que cela ne m'étonnerait pas.

– Votre cousine? Cessez donc de parler par énigmes et de jouer avec moi.

– C'est vrai, je ne vous ai pas dit : Jeanne IV est ma cousine. Mon père, le marquis des Réaux, m'a confiée à sa garde, et à celle du Bon Dieu naturellement, en attendant la célébration de mon mariage qui aura lieu dans dix jours.

C'en était trop pour Jean qui demeurait éberlué, étourdi, muet de stupeur devant cette avalanche de propos insensés qui devaient tout de même avoir un fond de vérité. Et cette fille délurée qui les lui susurrait le plus naturellement du monde comme s'il s'agissait d'un banal papotage, qui était-elle vraiment? Que lui voulait-elle?

– Alors, demanda-t-il après un moment de silence, vous prétendez que si vous êtes ici, c'est parce que votre cousine, l'abbesse Jeanne, vous a envoyée?

– Les choses ne se sont pas tout à fait passées comme cela, mais enfin... Je vous promets de tout vous raconter. Vous verrez, c'est une belle histoire qui ne devrait laisser que de bons souvenirs. A vous comme à moi.

Jean vint s'asseoir sur le coffre, à côté d'elle, et il écouta :

– Mes parents vont me marier à un monsieur pas beau, pas jeune et que je n'aime pas. Cela arrive à beaucoup de jeunes filles qui portent un joli nom et dont vous devez envier l'existence, vous les maîtres, les compagnons. Enfin il est, paraît-il, très gentil et son titre de procureur général au Parlement est l'un des plus importants du royaume. J'aurais pu tomber plus mal et je ne me plains pas. Pourtant, Jean, j'entrerais plus facilement dans le mariage si vous m'aidiez.

– Vous aider, mademoiselle? Comment le pourrais-je? Je ne suis qu'un très modeste artisan, pas même un maître, et je ne dois la vie heureuse que je mène qu'aux bienfaits de l'abbesse et à l'affection de quelques amis. Je ne possède qu'une chose au monde : mes mains. Tenez, regardez-les, mes mains. Ce sont celles d'un manuel. Elles connaissent mieux le bois que les étoffes de soie.

– Justement, montrez-les, vos mains. Ma cousine m'a dit qu'elles étaient très belles. Donnez, ouvrez les paumes...

Le pauvre Jean était dépassé. La diablesse commandait, il obéit et

lui tendit ses mains qu'elle prit aussitôt dans les siennes toutes menues, toutes blanches, lisses comme celles de la madone en marbre de l'abbatiale. La situation prenait un tour qui n'était pas désagréable mais que Jean trouvait de plus en plus inquiétant. Pour dire quelque chose pendant que la jeune fille lui caressait doucement le poignet, il constata sottement :

– Je ne connais même pas votre nom.

– C'est parce que vous ne me l'avez pas demandé. Je m'appelle Élisabeth. C'est vrai, vous savez, que vos mains sont belles, avec des doigts longs qui ne sont pas du tout meurtris par les outils.

– Le bois, mademoiselle Élisabeth, est un matériau aimable. Il n'abîme pas les mains qui le travaillent avec ménagement. Il leur donne au contraire une vraie douceur, comme le ferait du talc d'Italie.

La jeune fille ne disait plus rien, intimidée par ces mains d'homme si fortes et si dociles. Et puis, soudain, elle se pencha et les porta à ses lèvres. Jean n'eut même pas le temps de s'étonner. Déjà, elle s'était levée. Légère, elle lui sourit, murmura : « A demain, Jean. » Et elle s'enfuit de l'atelier, gracile, comme un papillon blanc, laissant Jean confondu par ce qui venait de se passer.

Toute la nuit, il se retourna sur son lit de plume, incapable de s'endormir. Dix fois il se demanda s'il avait rêvé; mais non, la jeune pensionnaire était bien venue, lui avait caressé les mains, lui avait parlé. Il se rappelait même son nom, Élisabeth des Réaux. Alors, il fallait se rendre à l'évidence : cette charmante enfant était folle et elle lui faisait courir des risques insensés. D'abord, de quel droit s'était-elle introduite dans sa vie? Et l'abbesse? Jouait-elle réellement un rôle dans cette aventure extraordinaire? Il décida de l'avertir, de tout lui raconter. Et puis, il se vit devant Jeanne, toujours un peu hautaine, en train de lui dire : « Ma mère, votre cousine Élisabeth m'a embrassé les mains et m'a dit que vous étiez un peu amoureuse de moi... » Que la fille ait dit la vérité ou qu'elle ait menti, il serait ridicule. Sagement, il décida de garder pour lui cette histoire incroyable et d'attendre. « En tout cas, se dit-il, ce soir je fermerai la porte du jardin et ne l'ouvrirai sous aucun prétexte. »

Au cours de la matinée, alors qu'il travaillait dans le chœur de l'église, Jeanne vint vers lui entre deux prières et s'arrêta pour le regarder fixer sur une stalle le panneau dont il venait d'achever la sculpture. Pour la première fois il avait représenté en ronde bosse une petite scène avec des personnages : saint Joseph en train de raboter

une planche sous la protection d'un ange. Cette scène naïve n'était pas du grand art mais c'était mieux, beaucoup mieux, que le travail courant des ymagiers en bois qui se refusaient la plupart du temps à toute invention.

– C'est très bien, Jean, dit l'abbesse. J'aimerais beaucoup que les stalles nouvelles, celles que monte notre ami Thirion, soient ornées chacune d'une scène différente. Il faudra que nous dressions ensemble la liste des sujets les plus intéressants.

– Merci, ma mère, je suis content que vous aimiez mon travail.

Il lui sembla, mais sans doute était-ce une fausse impression, que Jeanne le regardait avec un sourire où filtrait un soupçon de moquerie. Finalement elle sortit. Il en fut soulagé. Le soir venu, après le souper, au lieu de bavarder comme à l'habitude, il prit congé des Thirion, traversa la chaussée Saint-Antoine et rentra dans son atelier. Au cours de la journée, le travail l'avait distrait de la pensée qui l'obsédait depuis la veille. Allait-il s'en tenir à sa résolution et laisser fermée la porte qui communiquait avec le jardin? Il savait depuis tout à l'heure, lorsque Pierre lui avait demandé la raison de sa nervosité, qu'il n'en ferait rien. Que serait la vie si on ne prenait jamais un risque? La curiosité l'emportait sur la prudence : il ne tournerait pas la clé dans la serrure!

Jean enleva son pourpoint et enfila l'une de ses plus belles chemises en toile de Hollande puis il prit sur l'étagère le précieux petit in-quarto que Jeanne lui avait offert le jour de la Saint-Jean : son premier livre, *Le Grand Testament* de François Villon que M. Pierre Levet, libraire à Paris, venait d'imprimer pour la première fois. Le livre s'ouvrit tout seul à la page où le poète laissait le mieux parler son cœur douloureux. Ces vers il les connaissait déjà par cœur :

Je plains le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ai plus qu'autre galé
Jusqu'à l'entrée de la vieillesse
Que son partement m'a celé...

Un léger grincement de la porte suivi du bruit sec de la clé tournée deux fois brisa le lyrisme de Villon. Jean referma le livre et regarda entrer Élisabeth, grave, résolue, blanche comme dans une robe de mariée. Toute réflexion était désormais inutile. La pièce était commencée que rien ne pouvait interrompre. Son rôle devait être

écrit quelque part puisque, déjà, il le jouait en recueillant la jeune fille qui venait de se jeter dans ses bras. Élisabeth était nue sous sa houppelande à grandes manches pertuisées. Il sentait son cœur battre la chamade. Lui-même tremblait d'émotion et de désir. Il lui prit les lèvres, doucement d'abord puis avec passion, et il l'entraîna lentement, à reculons, vers le lit de plume où elle disparut presque complètement. Les pans de son manteau s'étaient ouverts, comme une corolle, sur son jeune corps blanc et frissonnant.

Ni lui ni elle n'avaient prononcé une parole. Il n'y avait rien à dire, seulement à se laisser aller, sans savoir encore si leurs deux êtres jeunes et beaux, elle toute neuve, lui peu expert dans les choses de l'amour, allaient aborder ensemble dans une île paradisiaque ou ne trouver que la côte désespérément banale d'un pays sans soleil. Ce fut l'île. Ils ne reprirent leurs esprits que longtemps après et c'est en caressant doucement le corps apaisé de Jean qu'Élisabeth commença à lui raconter toute l'histoire de leur voyage au « royaume des choses charnelles » :

– Mon Jean, tu as été le jouet des intrigues d'une jeune pucelle jusque-là raisonnable et pondérée. Je te dois des explications et j'espère que l'aventure n'ayant pas été désagréable, tu n'auras pas trop de mal à me pardonner. Je t'ai dit que j'allais épouser un monsieur que je n'ai pas choisi, à qui je ne dois rien jusqu'au jour du mariage et qui m'est indifférent. Il a été décidé que je devais lui faire don de mon corps sinon de mon âme. Il aura mon corps mais, grâce à toi, j'aurai connu avant dans sa beauté et sa plénitude l'événement prodigieux auquel rêvent toutes les jeunes filles.

Je mourais de désespoir à l'idée d'entrer vierge dans le lit de cet homme. Et puis je t'ai vu. Tu ne t'es rendu compte de rien mais depuis des semaines j'essayais de croiser ton chemin. Chaque fois que je réussissais à t'apercevoir, je me disais : c'est lui, lui et pas un autre... L'entreprise, hélas! n'était pas difficile, elle était impossible. Et pourtant la petite fille sage et têtue a gagné. Grâce à Jeanne!

– Grâce à notre abbesse? Explique-toi!

– Oui. Un jour elle m'a vue pleurer au réfectoire et m'a fait venir chez elle. « Qu'y a-t-il petite cousine? Dis-moi ton chagrin. » Je lui ai expliqué franchement la cause de mon désespoir, sûre qu'elle allait me chapitrer et me rappeler les devoirs d'une épouse chrétienne. Eh bien, non! Elle m'a écoutée avec bonté, m'a consolée et m'a même dit qu'elle avait pris le voile pour échapper à un sort pareil au mien. Et puis, je ne sais comment ton nom est venu sur ses lèvres. Elle parle

souvent de toi, tu sais. Elle t'admire et elle est très fière de t'avoir appris des choses que, sans elle, tu aurais toujours ignorées. En l'entendant prononcer ton nom, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir. Elle m'a vue et m'a dit tout de suite : « Dis donc, n'aurais-tu pas un petit coup de cœur pour ce garçon? Il me semble que tu le regardes avec un peu trop d'intérêt pour une jeune fille qui porte la robe dans une honorable abbaye. Remarque que tu as bon goût. Il est plutôt joli garçon. Non? »

J'ai rougi de confusion et puis nous avons parlé d'autre chose, d'une vieille tante, je crois, dont elle venait d'apprendre le décès.

Deux jours plus tard, c'est elle qui reprit la conversation. Elle me demanda si je t'avais rencontré dans la matinée. « Hélas, non! » lui dis-je. Elle sourit et me laissa aller en me disant de venir la trouver après l'office du soir.

Alors a commencé entre nous un petit jeu dont tu étais à la fois le partenaire inconscient et l'impossible enjeu. Chaque jour elle me parlait de toi et allait un peu plus loin dans ses réflexions. Elle me posait des questions de plus en plus précises sur la nature de mon penchant pour toi, me disait qu'elle me comprenait et qu'elle n'était elle-même pas insensible à ta séduction. Bref, je compris qu'elle était prête à m'aider. Pour exaucer mon impossible souhait, certes, mais aussi pour satisfaire mentalement, à travers moi, un désir qui lui était interdit. Enfin, hier, Jeanne m'a dit qu'après le souper, pris en sa compagnie pour expliquer mon absence, je pourrais peut-être aller bavarder un moment avec toi. « Demande-lui de te parler de son métier, de te montrer ses sculptures. Tu verras, c'est un garçon très riche. Il t'intéressera. » Voilà comment j'ai pu venir te voir hier et recevoir un accueil pas tellement enthousiaste.

– Et aujourd'hui?

– En ce moment la pauvre Jeanne doit prier pour nous. J'espère qu'elle n'est pas trop malheureuse. Demain, je la remercierai adroitement afin qu'elle comprenne que sa cousine pensionnaire n'est plus une jeune fille. Tu vois, Jean, ce dont sont capables les femmes!

Jean avait écouté Élisabeth sans l'interrompre. Tout s'expliquait avec une logique parfaite. La « Dame du Faubourg » était la véritable instigatrice de cette éducation sentimentale peu ordinaire.

– Je ne vais plus oser regarder l'abbesse après ce qui vient de se passer, dit-il.

– Bien sûr que si, grand nigaud. Sois tranquille, elle ne fera jamais

allusion à notre rencontre qui demeurera son chef-d'œuvre. Nous aussi nous aurons un secret. Tu ne pourras jamais plus m'oublier, Jean, et dis-toi bien que je penserai souvent à toi. Toute ma vie. Elle se souleva, regarda longuement son amour d'un soir et dit : Je pars demain. Je vais rejoindre ma famille pour préparer mon trousseau. Aime-moi encore une heure, deux heures, et pense à moi toujours.

« J'aurais pu beaucoup l'aimer, Élisabeth », pensa-t-il en regardant un peu plus tard sa forme blanche s'évanouir dans la nuit, comme le fantôme de quelqu'un qui n'aurait jamais existé.

Le lendemain, Jean travailla à l'atelier. Il s'abstint de circuler dans l'abbaye. Il n'était pas triste : un feu de paille ne laisse pas de cendres. Il ne pouvait pas cependant s'empêcher de penser à cette drôle de petite fille qui, avec la complicité de l'abbesse, s'était délibérément offert sa personne. Bah! le cadeau était partagé! Il sourit en passant voluptueusement le plat de sa main sur la surface bien lisse de la planche de peuplier qu'il venait de raboter. Ce geste qu'il faisait souvent lui procurait, il venait d'en avoir conscience, une sensation très voisine de celle qu'il avait ressentie en caressant le ventre doux et ferme d'Élisabeth... Et puis il éclata de rire, tout seul dans l'atelier, en pensant que le mari d'une telle donzelle paierait sans doute bien cher ses privilèges.

Il ne revit Jeanne que le lendemain. L'abbesse qui avait de nouveaux projets – elle en avait pour la vie éternelle – l'entraîna dans l'abbatiale qui était l'un des joyaux gothiques de la ville et de ses environs. Les vitraux, d'une grande légèreté éclairaient la nef d'une lumière sereine et voilée. Les stalles étaient en partie restaurées mais il y avait encore beaucoup à faire. Leurs sculptures, travail long et difficile, étaient à peine commencées. C'est là que se tenaient les dames de chœur pendant les offices et les prières. Les pensionnaires et les converses, elles, occupaient les petites arcades vitrées qui flanquaient le vaisseau central de l'église. Jeanne crut voir le regard de Jean s'attarder sur le banc où, hier encore, Élisabeth était assise. Elle hésita, puis elle dit :

– Ma petite cousine est partie hier. Elle a été heureuse de vous rencontrer. Il est bon que les petites dindes de la noblesse aient conscience de ce qu'est le travail manuel.

Jean ne sut pas discerner si ces mots cachaient une ultime touche perverse à l'ouvrage d'art que constituait le dépucelage d'Élisabeth ou le dernier mot, involontairement cocasse, d'une histoire sur laquelle on ne reviendrait jamais. Cette dernière hypothèse n'était

d'ailleurs peut-être pas la bonne puisque la religieuse enchaîna :

– Jean, vous devriez vous marier. Vous gagnez bien votre vie. Si vous n'êtes pas « maître », vous êtes maître de votre temps, et vous avez l'âge de prendre femme. Tâchez donc de découvrir dans votre entourage une jeune fille intelligente qui vous convienne. Contrairement à ce que l'on dit bêtement, ce sont le plus souvent les femmes qui modèlent le comportement des hommes. Et ce n'est pas fini : le rôle des femmes ira en grandissant, j'en suis sûre. Mais ce n'est pas pour vous dire cela que je vous ai fait venir. Tenez : la chaire du prédicateur menace de s'écrouler.

– Elle est en tôle, ma mère, et le fer, vous le savez, n'est pas mon domaine.

– Oui, mais elle est très belle. C'est l'œuvre de Poitevin, le meilleur serrurier du siècle dernier. Je veux la sauver.

– Alors, adressez-vous à un serrurier. A propos, pourquoi n'aurions-nous pas un serrurier parmi les ouvriers libres qui s'installent de plus en plus nombreux sur votre territoire?

– C'est une bonne idée. Je vous remercie, monsieur le Menuisier.

En sortant, Jean s'arrêta comme il le faisait chaque fois qu'il venait dans l'abbatiale devant le grand tableau accroché à droite de la nef. C'était, disait-on, une œuvre de Pisanello, un grand artiste italien. Elle représentait l'apparition légendaire de saint Antoine à deux cardinaux envoyés par le pape à la fondation de l'abbaye. Le jeune homme aimait aussi s'attarder devant deux belles statues de marbre blanc représentant Jeanne et Bonne de France, les filles de Charles V mortes très jeunes et inhumées dans l'abbaye à la demande du roi. En véritable artiste, Jean s'intéressait à tous les moyens d'expression. Là, il enviait les sculpteurs qui pouvaient attaquer au ciseau et au marteau le cipolin ou le marbre de Carrare.

Le soir, au souper, Jean fit part à ses amis en riant, des conseils matrimoniaux de l'abbesse.

– La mère a raison, dit Gabrielle. Tu devrais te marier. Quel dommage que nous n'ayons qu'un fils! On t'aurait bien donné notre fille tu sais...

Jean, qui était en verve, parla ensuite du développement de l'abbaye devenue une véritable cellule artisanale :

– L'abbesse est persuadée que la liberté du travail telle qu'elle existe dans son fief doit permettre à un art nouveau de s'épanouir. Ce

sont les corporations et les jurandes qui figent les formes. Tenez, il y a des années que les Italiens et les Allemands fabriquent des crédences. Chez nous un peu partout, on en est encore au dressoir qui ne sert à rien. L'abbesse qui accueille volontiers les ouvriers étrangers d'autres professions veut aussi que nous mettions en pratique tous les perfectionnements de la technique.

– Je crois qu'on peut faire confiance à notre abbesse. Si elle ne meurt à la tâche, elle fera de grandes choses dans notre quartier. N'oublions pas cependant que l'essentiel, c'est le bois qui nous fait vivre et qui doit garder ici la suprématie.

Parmi les nouveaux venus, Jean avait tout de suite remarqué un homme simple et discret que l'abbesse avait installé tout près de chez Thirion. Son métier avait tout pour plaire à Jean qui découvrait chaque jour un peu plus de plaisir dans la compagnie des livres. Thomas Mercier exerçait la noble profession d'enlumineur et Jeanne l'avait chargé spécialement de remettre en état les manuscrits les plus précieux de la bibliothèque, de parfaire les miniatures qui les illustraient et d'en peindre de nouvelles sur les volumes qui en manquaient.

Thomas avait à peu près l'âge de Pierre et il devint vite l'un des familiers de la maison Thirion. Jean allait souvent le voir travailler. Il admirait son habileté, la sûreté de son trait, la finesse des couleurs à la gomme qu'il appliquait sans trembler à l'aide d'un pinceau de martre. Thomas lisait le latin, ce qui pour Jean était le comble du savoir. A la demande du jeune homme, il traduisait des passages des ouvrages sur lesquels il travaillait. Et puis, il y avait les nouveaux livres imprimés que l'abbesse n'admettait dans la bibliothèque qu'une fois décorés et enluminés. En effet ces livres, comme les manuscrits, n'avaient pas de pages numérotées. Une large marge et la place des lettrines, au début de chaque chapitre, étaient laissées en blanc pour être imagées. Le grand souci des premiers imprimeurs était de faire des livres qui ressemblaient à des manuscrits.

Un jour où Jean écoutait Thomas lui raconter l'extraordinaire aventure de son grand-père qui avait travaillé avec les frères Limbourg à l'enluminure des *Très Riches Heures du duc de Berry*, une jeune fille fit son entrée dans l'atelier. Svelte, brune, jolie, elle paraissait dix-huit ans. Sa fraîcheur et la vivacité de son regard frappèrent tout de suite le jeune homme.

– Je vous parlais de ma fille qui était au couvent d'Autun, dit Thomas, eh bien! la voici. C'est la savante de la famille. Elle a été

élevée chez les Dames de la Croix grâce à la générosité du comte d'Éparmont dont j'ai eu l'honneur de conserver la bibliothèque jusqu'à sa mort, l'an dernier. Ma femme est morte en mettant au monde Charlotte qui revient vivre maintenant avec moi. J'en suis heureux vous vous en doutez. Charlotte, je te présente Jean Cottion, notre voisin, qui est menuisier et sculpteur. Il a beaucoup de talent, il aime le bois et les livres. Voilà, j'ai tout dit. Maintenant si vous voulez en savoir un peu plus l'un sur l'autre, rien ne vous empêche de parler.

Les deux jeunes gens en effet n'avaient pas ouvert la bouche. Ils se regardaient, c'est tout, et Thomas avait senti qu'il se passait quelque chose, que ces deux-là se reconnaissaient sans s'être jamais rencontrés. « Déjà! pensa-t-il. J'aurais tout de même bien voulu garder un peu ma petite fille. » Le coup de foudre, puisque coup de foudre il y avait, n'eut tout de même pas des effets aussi rapides. Jean et Charlotte retrouvèrent la parole et apprirent à se connaître.

Charlotte, en effet, était instruite. Alors que les jeunes filles de bonne famille se contentaient de quelques connaissances religieuses et d'une adresse convenable à coudre et à broder, Charlotte, intelligente et curieuse de tout, avait pleinement profité de l'enseignement de ses maîtres. Cela ennuyait un peu Jean qui se sentait en état d'infériorité mais la jeune fille qui avait tout de suite senti le danger, s'employait à le rassurer, s'intéressait à son travail, à la sculpture surtout. Elle s'était vite rendu compte que si Jean n'était pas instruit, il était loin d'être sot et que sa conversation ne manquait pas d'intérêt : « Vous voudriez comprendre le latin, Jean? Je ne pense pas que cela vous soit absolument indispensable mais je vous l'apprendrai », lui disait-elle en riant. Comme elle se rendait souvent à l'abbaye où elle aidait son père à classer les ouvrages, elle passait voir Jean qui lui expliquait avec les accents du cœur la poésie du bois :

– Tu vois, lui disait-il, si je ne respire pas au moins une fois dans la journée l'odeur de la sciure, si je n'ai pas senti les fibres vivantes du bois céder sous le fil de mon outil, je ne suis pas heureux, il me manque quelque chose.

– Mon père est pareil avec ses encres, ses couleurs et ses pinceaux. Finalement la vie vous a fait le plus beau des cadeaux : la possibilité de travailler en faisant ce qui vous plaît.

L'abbesse à qui rien n'échappait dans son domaine avait évidemment remarqué Charlotte. Elle aimait causer avec elle, lui prêtait des

livres, l'entretenait de ses projets. Tout de suite, elle avait pensé que la jeune fille serait pour Jean la femme idéale et il ne lui déplaisait pas de jouer un nouveau rôle dans le destin amoureux de son protégé. Rôle discret d'ailleurs qui n'avait rien à voir avec celui qu'elle avait imaginé pour rapprocher Élisabeth de Jean. Elle se contentait de faire l'éloge du jeune homme et, comme ses propos trouvaient toujours un écho favorable, il lui était inutile d'insister. Les choses pourtant n'avançaient pas à son gré. Les deux jeunes gens, cela crevait les yeux, étaient amoureux l'un de l'autre mais jamais encore ils n'avaient entre eux parlé d'amour. Jeanne décida un jour de mettre fin à ce gâchis de bonheur. Une minute de conversation avec chacun suffit pour mettre le feu aux poudres. Le soir même Jean et Charlotte s'avouaient leur tendresse, tombaient dans les bras l'un de l'autre et décidaient de se marier le plus vite possible.

Thomas qui attendait depuis longtemps cette conclusion fut heureux : « J'avais une fille, j'aurai maintenant aussi un fils », dit-il. Les Thirion ne cachèrent pas leur joie : « Quelle chance tu as d'épouser Charlotte! » lui lança Paul. « Si j'avais eu deux ou trois ans de plus, je te la soufflais! » Quant à Jeanne, elle fit semblant d'être étonnée et annonça : « Ce n'est pas l'usage mais vous vous marierez à l'abbatiale. Après tout Jean y sert aussi bien Dieu en sculptant les saints que d'autres en les priant! »

Durant trois mois, Jean travailla tard le soir, aux chandelles, pour fabriquer lui-même ses meubles, selon l'usage du compagnonnage. Il ne s'agissait habituellement que d'un lit tout simple, d'un coffre et de deux bancs mais Jean, lui, entendait avoir des meubles superbes. Il voulait une vraie table alors que personne n'en avait à part quelques riches bourgeois et certains seigneurs. Il voulait des bancs à dossier tournant, des escabelles, deux placets, un lectrin pour Charlotte, un lit de gentilhomme à la nouvelle mode avec un entourage en bois, un chevet plein et deux piliers de pied destinés à supporter le ciel de lit. Enfin, il venait de terminer la crédence, nouveau meuble à tout faire. Il était très fier des deux portes traitées d'une façon révolutionnaire. Sur chaque panneau il avait sculpté une scène champêtre, c'était nouveau et très gai.

Charlotte de son côté ne perdait pas de temps. Elle cousait, cousait, se confectionnait un beau trousseau grâce à la pièce de toile fine que l'abbesse lui avait offerte. Tout fut prêt pour le jour du mariage.

La messe célébrée dans l'abbatiale fut marquée par un éclat qui ne

correspondait pas au rang social des jeunes époux. Jeanne l'avait voulu ainsi pour montrer son attachement à Jean et à Charlotte et aussi pour souligner qu'elle était la maîtresse de Saint-Antoine-des-Champs. C'était une réponse aux prélats de Saint-Paul et de Notre-Dame qui avaient tenté de s'opposer à la célébration du mariage dans l'abbaye parce que c'était contraire aux règles conventuelles. Finalement tout se passa le mieux du monde. Le chapelain des Cordeliers, un ami de Jeanne IV, dit la messe. Jean était très ému et Charlotte essuya une larme quand les dames de chœur de Saint-Antoine entonnèrent l'alléluia. Tous les amis du quartier étaient rassemblés devant la grande porte pour applaudir les nouveaux mariés à leur sortie. Charlotte dans sa longue robe blanche et Jean, serré dans son pourpoint neuf, formaient un très beau couple. « C'est un mariage de seigneurs! » s'écria Gabrielle. C'était vrai, Jean avait l'allure d'un vrai gentilhomme et Charlotte celle d'une princesse baignée par des pleurs de bonheur : la noblesse du bois prenait racine au cœur du Faubourg.

La suite de la journée fut plus simple. Famille et amis proches se retrouvèrent pour le dîner autour de la table du maître Thomas. A la fin du repas, celui-ci se leva et remit aux jeunes gens un manuscrit richement orné : *La Légende dorée*, chef-d'œuvre de son père lorsqu'il avait passé sa maîtrise :

– Aimez les livres, mes enfants. C'est par eux que les meilleurs de nos semblables ont montré et continueront de montrer qu'ils sont des hommes. Gardez précieusement celui-ci. J'y ai ajouté à votre intention quelques images pour célébrer votre bonheur.

– Soyez tranquille, mon père. Cet ouvrage sera rangé auprès de ma canne de compagnon. Tous deux appartiennent déjà à nos futurs enfants.

Les enfants ne tardèrent pas d'arriver au foyer du jeune couple. D'abord un garçon en 1476, appelé Nicolas, second prénom de son parrain maître Thirion. Puis deux petites filles dont une mourut peu après sa naissance. La seconde, Hortense, une jolie et solide poupée, brune comme sa mère, était pourtant née en 1480 dans les plus mauvaises conditions. Charlotte avait accouché le 12 février dans les rigueurs d'un terrible hiver. De mémoire d'homme, on n'en avait jamais connu un pareil en France. Le froid avait commencé au lendemain de Noël et, depuis, n'avait cessé d'empirer. La Seine était

complètement gelée. Les chariots les plus lourds y circulaient comme sur la terre ferme. Broyés par la glace, plusieurs ponts s'étaient écroulés. Ceux de Notre-Dame et de Saint-Michel avaient été sauvés de justesse grâce à la protection d'une flottille de petites barques. Paris mourait de froid, les enfants en bas âge et les vieillards périssaient par centaines, faute de chauffage. Le bois en effet avait atteint un tel prix à Paris que seuls les riches pouvaient s'en procurer. Heureusement, Pierre Thirion possédait une réserve de vieilles planches et de chutes de bois qui permit à Charlotte d'accoucher dans une pièce à peu près chauffée et au bébé de ne pas succomber. Jean, de son côté, rapportait de l'abbaye, où l'on avait abattu quelques gros arbres, de précieuses bûches soigneusement cachées sous sa houppelande. Il n'était pas question en effet de se promener chargé d'un fagot ou d'une pièce de bois!

Tout le pays était touché, les vivres arrivaient mal à Paris où la mortalité était presque aussi forte que durant la peste noire de 1348 qui avait fait plus de cinquante mille victimes. Lorsque la température se radoucit, le blé avait gelé, les vignes aussi, et la famine continua d'éprouver le pays durant plus d'une année. A Paris, des bureaux des pauvres avaient été créés. Tous les monastères aidaient les plus déshérités à survivre. A Saint-Antoine, Jeanne avait organisé une soupe populaire permanente. D'habitude, ce service charitable ne fonctionnait qu'à l'époque de la soudure, quand la moisson n'était pas encore mûre et que les réserves de grain étaient épuisées dans les greniers : c'était l'œuvre du « pain de mai ». Cette longue distribution de vivres mit en difficulté les finances de l'abbaye déjà éprouvées par la gelée des récoltes domaniales. Tous les travaux d'embellissement furent ralentis, la communauté de Saint-Antoine traversa deux années difficiles.

La vie enfin avait repris son cours normal chez les Cottion et leurs voisins de Saint-Antoine quand le mal qui incommodait le roi depuis l'hiver tragique empira soudainement. Une attaque d'apoplexie l'avait rendu bègue et perclus de tous ses membres. Les secours de la médecine s'avérant impuissants, Louis XI s'adressa au ciel. Il ordonna que des processions fussent faites partout afin de « faire cesser le vent de bise qui l'incommodait ». A Paris, le Parlement s'assembla le 7 février 1483 pour arrêter les détails de cette parade royale et médicale.

Ce fut un bien curieux spectacle qu'aucun Parisien n'aurait voulu manquer. Jean y emmena le petit Nicolas, âgé maintenant de

douze ans. Le récit qu'il en fit à sa mère, le soir, au cours du souper, montra qu'il ne manquait pas d'esprit d'observation. Il n'omit aucun des religieux – quinze de chacun des ordres mendiants et quatre de chaque monastère important – qui défilèrent lentement du Palais-Royal à Saint-Denis. Les uns portaient un cierge d'une livre, les autres l'une des reliques les plus précieuses de la capitale. « Il y avait aussi tous les procureurs, les avocats et les membres du Parlement », ajouta Nicolas. « Tu oublies l'évêque de Marseille qui trébuchait à chaque pas, ployant sous le poids de son habit pontifical », précisa Jean.

La bise néfaste n'ayant pas cédé à la cavalcade des notables, le roi, vers la fin de juillet, demanda la sainte ampoule de Reims, sans doute afin de constater lui-même le niveau de son contenu puisqu'il était de notoriété cardinalice que celui-ci baissait quand la santé du roi devenait inquiétante.

La sainte relique arriva à Paris le 31 et ce fut pour Pierre l'occasion d'assister à un nouveau spectacle. Le roi avait exigé en effet que le flacon contenant l'élixir miraculeux fût déposé durant vingt-quatre heures sur l'autel de sa chère abbaye Saint-Antoine-des-Champs et placé sous la garde de l'abbesse, assistée pour la circonstance de onze religieux. Jean, qui avait construit l'estrade devant supporter douze torches aux armes de la Ville, décrivit par le menu à Nicolas cette macabre exposition qui s'acheva le lendemain, lorsque des messagers de hauts rangs vinrent reprendre l'ampoule pour aller la présenter au roi dans son château de Plessis-lez-Tours.

Le roi mourut le 29 août 1483 entouré de ses reliques qui regagnèrent dès le lendemain les églises où elles étaient habituellement conservées. Cette mort inquiéta beaucoup le peuple de Saint-Antoine groupé dans son petit bourg de campagne, à deux pas de la porte de Paris. Ce qu'avait octroyé Louis XI, Charles VIII, le nouveau roi sacré à Reims pouvait l'annuler en signant simplement une nouvelle ordonnance. Les jurandes allaient certainement agir en ce sens. L'abbesse, heureusement, calmait les esprits : elle était sûre, disait-elle, que son droit de haute et basse justice serait maintenu et que ses ouvriers demeureraient libres sous sa tutelle. Elle avait raison. Le lieutenant général du royaume, le duc d'Orléans, avait autre chose à faire que de s'occuper des menuisiers. Quant au jeune roi, âgé seulement de quatorze ans, il préféra se distinguer à la postérité en faisant pendre Olivier Le Dain, le favori de son père, plutôt qu'en poursuivant de sa vindicte une abbesse qu'il ne connaissait pas.

Les Parisiens exécraient Olivier Le Dain, ce parvenu qui, de valet de chambre et de barbier du roi avait fini par devenir comte de Meulan et ambassadeur. Ils lui reprochaient d'avoir eu une influence néfaste sur le souverain et de s'être rendu coupable à maintes atrocités sur le peuple. Aussi y eut-il foule à Montfaucon lorsque Henry, exécuteur de la haute justice, fit monter à l'échafaud et attacha lui-même au gibet celui qui lui avait donné si souvent l'occasion d'exercer son talent. « Icelui fut pendu et étranglé », consigna le greffier dans son rapport.

Durant une bonne semaine, on ne parla que de cette exécution dans les rues de Paris. L'abbesse Jeanne dut même, un jour, faire chasser un chanteur qui, sur les marches de l'abbaye, vendait aux badauds une complainte composée par Molinet :

J'ai veu un oyseau ramage
Nommé maistre Olivier
Vollant par son plumage
Hault comme un épervier.

Fort bien scavoit complaire
Au roy, mais je veis que on
Le feist pour son salaire
Percher au Montfaucon.

Olivier Le Dain avait autrefois rendu quelques services à l'abbaye et l'abbesse s'en souvenait.

– Sans doute, la bonne Jeanne est-elle la seule à penser que le pelage de ce daim n'est pas tout à fait noir, commenta Jean, le soir, à *La Sainte Famille* où il était allé avec Pierre Thirion retrouver les compagnons de la Bastille et boire en leur compagnie un setier de vin de Grosbois.

– Olivier n'est pas le seul, dit un menuisier de la rue Saint-Antoine. J'ai vu fouetter tout à l'heure, à la porte de la Bastille, Jean de Doyat, un autre favori du roi Louis. Il paraît qu'un peu plus tard, aux Halles, on lui a coupé une oreille et percé la langue au fer chaud [1]. Finalement, il vaut mieux être compagnon que ministre, on dure plus longtemps!

1. Après ces tortures parisiennes très ordinaires, Jean de Doyat fut remis au duc de Bourbon qu'il avait paraît-il trahi. Bon prince, le duc se borna à lui faire couper l'autre oreille. Plus tard, le roi fit casser le jugement condamnant Doyat et le rétablit en possession de sa fortune. Il ne lui rendit pas ses oreilles.

La conversation prit un tour moins lugubre, on parla du métier :

– L'abbesse me l'a répété ce matin, affirme Jean, les lettres patentes ne seront pas annulées. Ni le prince ni le roi ne souhaitent rendre les corporations plus puissantes.

– Alors buvons à la santé du roi Charles, dit quelqu'un en levant son verre.

– Corporations ou non, notre métier change! lança Thirion. Bientôt on fera d'autres meubles.

– C'est à cause des étrangers.

– Bien sûr, confirma Jean dont l'avis était toujours écouté parce qu'il était l'un des fondateurs de la communauté du meuble et qu'il était reconnu comme l'un des meilleurs menuisiers-sculpteurs du quartier.

– Les ouvriers qui arrivent de l'Est, de l'Allemagne surtout, ne sont peut-être pas meilleurs que nous mais ils nous apportent d'autres méthodes, d'autres idées qui finissent par influencer notre propre façon de faire. Ils viennent s'installer dans le fief de Saint-Antoine parce que, là, on les laisse travailler en paix. Moi, je trouve cela très bien. Nous ne pourrons nous opposer aux jurandes qui figent notre métier depuis plusieurs siècles qu'en innovant, qu'en prenant ce qu'il y a de bien et de nouveau chez les autres. Tenez, l'art du meuble, car il s'agit bien d'un art, bouge en Italie. Pourquoi pas chez nous?

– Les bois eux-mêmes se renouvellent. Il n'y a pas si longtemps nous ne connaissions que le chêne, eh bien, aujourd'hui j'ai vu au quai de la Rapée des pleins bateaux de bois nouveaux.

Thirion remit alors sur le tapis la question qui agitait les métiers du bois depuis quelque temps, celle de la colle dont l'usage demeurait en principe interdit par les statuts de la profession. Un meuble devait être solide par la seule vertu des assemblages et pouvoir être démonté. Beaucoup de menuisiers cependant commençaient à utiliser une colle dite forte, sans doute à cause de son odeur, pour consolider des placets, tabourets ou autres petits meubles. Cette colle, hélas! n'était pas fabriquée en France, il fallait la faire venir d'Allemagne, de Flandre ou d'Angleterre et elle coûtait cher.

Une discussion s'engagea. Finalement on arriva à la conclusion que les meubles importants devaient pouvoir être facilement démontés pour le transport et qu'ils ne devaient donc pas être collés. Les autres, en revanche, ne pouvaient que gagner de la solidité par un collage judicieux. « Pourquoi aussi ne pas coller un panneau sculpté sur un

gros meuble quand la sculpture n'est pas prise dans la masse? demanda Jean. Cela n'altère en rien la résistance de l'ensemble! »

Ces controverses montraient en tout cas que le bois « craquait » dans le Faubourg, comme à l'approche d'un printemps qui s'annonçait déjà derrière les frontières, celles de l'Italie surtout où les premières fleurs de la Renaissance commençaient à ouvrir leurs corolles.

Un jour vint où le chiffre cinq prit la place du quatre au bas des édits royaux. Le 1er janvier 1500, Jean avait passé la cinquantaine. Il était toujours en pleine forme (« le bois conserve », disait-il) mais ses longs cheveux châtains viraient inexorablement au gris. Charlotte était encore très belle, pourtant les rides gagnaient la bataille des années sur la douce peau de son visage. Nicolas, lui, venait de fêter son vingt-quatrième anniversaire. Il avait la prestance de son père et la finesse des traits de sa mère. Apprenti depuis l'âge de douze ans, il était bon ouvrier mais le bois n'avait pas pour lui l'attrait magique qu'il avait exercé sur son père. Charlotte, depuis son plus jeune âge, lui avait transmis son savoir et sa plus grande peine avait été la mort de Thomas en 1490. Il vouait à la mémoire du vieil enlumineur un véritable culte et regrettait que sa disparition ait interrompu les leçons que lui donnait le maître depuis son enfance.

Il avait hérité de son grand-père ses plumes, ses pinceaux, ses couleurs et aussi la passion du dessin et de la peinture. Tout l'intéressait : les livres, les arts, le monde, les idées nouvelles. Il faut dire qu'en moins d'un quart de siècle, il en avait vu des choses! Il se rappelait avoir contemplé une interminable procession qui venait chercher la sainte ampoule dans l'abbatiale, il avait assisté sur les épaules de son père à l'entrée solennelle à Paris d'Anne de Bretagne, la jeune femme de Charles VIII et il avait connu trois rois de France! Aujourd'hui, Louis XII fils du duc d'Orléans régnait. Il venait d'épouser la veuve du roi défunt [1]. Comme son prédécesseur, il était fasciné par l'Italie et ses chimères. A la tête de ses armées, il courait de Gênes à Naples, de Ravenne à Milan, gagnait des villes qu'il

1. Louis XII avait succédé sur le trône de France à son cousin Charles VIII dont il avait peu après épousé la veuve – la duchesse Anne – réunissant ainsi à nouveau la Bretagne à la couronne.

reperdait bientôt mais rapportait de ses campagnes des chefs-d'œuvre de Botticelli, de Donatello, du Perugin et le souvenir ébloui d'un génie dont il avait admiré la représentation de la Cène en visitant à Milan le couvent de Sainte-Marie-des-Grâces : Léonard de Vinci.

De leur côté, les seigneurs qui accompagnaient le roi chargeaient leurs fourgons de meubles nouveaux audacieusement décorés de motifs empruntés à la mythologie et sculptés dans le buis ou l'ivoire. Nymphes, fleuves barbus, dieux et héros couvraient les portes des coffres ou servaient de pilastres. Arrivées à Paris ces merveilles meublaient les plus riches demeures et bientôt les seigneurs qui n'en possédaient pas éprouvèrent le désir d'en acheter des copies. La mode nouvelle gagna donc très vite les ateliers où l'on s'échangeait des modèles de coffres ouvragés, des dessins de cassones, des croquis de sculptures inspirées de l'histoire romaine. Cet engouement ne tarda pas à attirer vers l'enclave libre un certain nombre d'ouvriers italiens, des Milanais surtout, qui s'installèrent et montrèrent leur savoir-faire aux compagnons parisiens.

Jean qui avait prévu ce renouveau avait pris au Faubourg la tête du mouvement réformiste. Grâce à son fils Nicolas qui pouvait enfin utiliser ses dons de créateur en dessinant des meubles comme on n'en avait jamais vus, il interpréta l'art italien après l'avoir un moment copié. Ce fut, à l'ombre de l'abbaye, un grand moment pour les Cottion et les Thirion.

Seule ombre à cette félicité : Jeanne IV l'abbesse de Saint-Antoine, grâce à qui tout avait été possible, n'était plus là pour jouir de son triomphe. Elle était morte discrètement une nuit d'avril 1497 en léguant à Jean, sans doute le seul amour de sa vie, une partie de sa bibliothèque personnelle. Jeanne première Dame du Faubourg fut pleurée par ceux qui lui devaient tout. Heureusement, celle qui lui succéda, Isabelle Simon, ne changea rien aux coutumes de la petite république du bois groupée depuis maintenant trente ans autour des murs de l'abbaye et dont Jean, chef sans titre, demeurait le doyen, l'arbitre, le sage qu'on venait consulter chaque fois que surgissait un litige.

La nouvelle mode que son fils faisait évoluer avec son crayon était un peu son œuvre. N'avait-il pas été l'un des premiers à abandonner les lugubres décorations médiévales et à sculpter sur les coffres et les buffets la nature et la vie des hommes? Le père et le fils, qui

signaient maintenant J.P. les meubles qui sortaient de leur atelier, avaient su emprunter aux Italiens ce qui convenait aux Français, rejetant le stuc surdoré et l'abus de la marqueterie florentine trop chargée à leur goût. Ils adaptèrent en revanche avec leurs camarades les nouvelles lignes abstraites qui encadraient si bien un panneau : les rais de cœur, les perles, les rosaces, les entrelacs. La sculpture de ces répétitions en lignes du même motif souvent minuscule était une vraie corvée. On la réservait dans tous les ateliers aux petites mains, c'est-à-dire aux apprentis ayant déjà au moins deux ans de pratique.

Le clan des Cottion n'était pas pauvre. Jean et Thirion avaient su très bien profiter du changement de mode et leur réputation était grande bien au-delà de la porte Saint-Antoine. Isabelle Simon, la nouvelle abbesse, n'avait pas comme Jeanne IV la passion des meubles et des travaux. Tout en continuant à protéger les ouvriers libres de Saint-Antoine, elle les utilisait beaucoup moins pour la restauration et l'embellissement de l'abbaye. Les menuisiers et les sculpteurs avaient ainsi le temps de se consacrer à une clientèle extérieure qui venait, de plus en plus nombreuse, commander des meubles aux « antonins ».

Les maisons s'étaient multipliées autour de l'abbaye mais l'environnement de prés, de champs cultivés et de vignes n'avait guère changé. La vie s'y déroulait paisible et rassurante, les nouveaux venus de l'étranger s'assimilaient sans peine et avaient la sagesse de ne pas extérioriser des choix religieux qui risquaient à chaque instant d'attirer sur la communauté la répression sauvage des « défenseurs de la foi ». « Au Faubourg on ne connaît qu'un encens, c'est l'odeur du bois », disait Jean qui combattait avec adresse une intolérance qui lui était insupportable.

Le jeune Nicolas, « l'artiste » comme on l'appelait, songeait à son tour à se marier. Il avait fait chez des amis de la famille de sa mère la connaissance de Marguerite, l'une des filles de Jean Du Pré qui avait été nommé en 1485 « Imprimeur du Roi ». C'était un titre qui méritait le respect. Jean Cottion était flatté de voir son fils fréquenter la fille d'un libraire-imprimeur établi rue Saint-Jacques et qui avait édité deux ans auparavant le premier volume de *La Mer des histoires*, un livre qui avait fait l'admiration du roi et de tous ceux qui avaient eu le privilège de l'ouvrir. Il était illustré de grands et de petits bois gravés, de lettrines ouvragées rappelant le travail à la plume et au pinceau. Enfin, une grande planche s'ouvrait au milieu

sur deux pages. Elle représentait le baptême de Clovis et la bataille de Tolbiac [1].

Nicolas éprouvait, bien sûr, de tendres sentiments pour la gentille Marguerite qui avait six ans de moins que lui et qui, sans être très jolie, avait beaucoup de charme. Marguerite, surtout, était intelligente et c'était une qualité majeure pour Nicolas qui avait toujours entendu son père dire que lorsqu'on se marie il faut toujours penser qu'on devra toute sa vie parler à celle qu'on épouse. Chaque fois, cela faisait sourire Charlotte qui demandait :

– Tu as pensé à cela le jour où je suis entrée dans la salle où tu parlais avec mon père?

– Non, mais j'ai eu le temps, après, de constater qu'une vie ne suffirait pas pour épuiser l'intérêt de tout ce que l'on avait à se dire. Alors, j'ai su qu'on pouvait se marier.

Nicolas, déjà très marqué par le talent de son grand-père, était fasciné par le travail de Jean Du Pré qui était aussi un remarquable conteur. Son histoire était une aventure. Il avait été associé très jeune aux travaux d'un ancien calligraphe et miniaturiste, Pierre Le Rouge, qui l'avait emmené à Venise apprendre la technique typographique. Il y avait acquis la science du nouvel art et découvert, près de la Piazzetta, une jeune blonde qui devait devenir la mère de Marguerite.

Depuis qu'il avait vu Du Pré exécuter une gravure sur bois destinée à l'illustration d'un prochain livre, Nicolas ne rêvait plus qu'à s'essayer dans cet art tout neuf qui tenait à la fois de la sculpture, du dessin et de la typographie.

– L'avenir est là, dit-il un jour à son père. Si je suis capable de graver convenablement un bloc de buis, je peux très bien changer de métier. M. Du Pré me dit qu'il n'existe presque pas de graveurs à Paris et qu'il y a de plus en plus de livres à illustrer. Je sais dessiner, tu m'as appris à sculpter, je ne vois pas pourquoi je ne réussirais pas.

– Le meuble aussi et la sculpture ne font que commencer. Et puis, qui me succédera si tu abandonnes le métier? C'est pas comme ça que j'ai vu l'avenir!

– Nicolas, dit Charlotte, ne ferait que suivre l'exemple de son grand-père qui, s'il avait été plus jeune, serait sûrement devenu aussi

1. Ce livre conservé en deux exemplaires, l'un à la Mazarine, l'autre à la Bibliothèque nationale, est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de la gravure sur bois au XV[e] siècle. Une gravure représente en particulier un chantier de construction de l'époque où figure une brouette. Pascal n'est donc pas comme on le dit souvent l'inventeur de cet instrument précieux.